

MEURTRES EN RAFALE

ROMAN

ANDRÉE SAURIOL

1

Depuis quelque temps, Simone Laberge, 73 ans, éprouvait des vertiges. Elle qui n'était jamais malade. Elle qui n'avait vu un médecin qu'à la naissance de ses deux enfants, il y avait des lunes de ça.

Présentement, elle était assise dans la salle d'attente d'une clinique privée où elle avait rendez-vous avec un gériatre.

Comment, elle, une végétarienne, une ancienne championne de natation qui nageait encore tous les jours dans la piscine de l'immeuble qu'elle habitait sur le Chemin de la Côte-Sainte-Catherine, en était rendue là ! Obligée de consulter un gériatre.

Veuve depuis quelques années, après le décès de son mari, elle avait vendu leur maison de l'avenue Hartland à Outremont, devenue trop grande pour elle, pour acheter un condo dans le centre-ville.

Certes, sa maison d'Outremont lui manquait mais on ne pouvait pas tout avoir. Et parlant d'avoir, feu son époux, un riche homme d'affaires, lui avait légué toute sa fortune. Une trentaine de millions tout de même.

Millions qu'elle faisait fructifier avec l'aide du notaire de la famille, lequel s'occupait des placements et tout et tout. Évidemment, à sa mort, ses enfants : un avocat et une architecte hériteraient d'une jolie fortune.

Oui, à part la mort subite de son mari, elle avait eu une belle vie. Heureuse en ménage, très fière de ses deux enfants et de ses quatre petits-enfants. Mais ne voilà-t-il pas que des vertiges venaient assombrir son ciel sans nuages.

C'était très ennuyeux. Vraiment.

"Madame Laberge, le docteur vous attend, lui dit poliment la réceptionniste.

Simone Laberge sortit de sa rêverie et pénétra dans le bureau du gériatre.

2

La dernière patiente de la journée, une dame Laberge, enfin partie, le gériatre alla verrouiller la porte de son bureau. Puis il se versa un large rasade de whisky écossais, son préféré. Il en avait toujours une bouteille dans un tiroir fermé à clé.

C'était, en quelque sorte, son rituel après une journée de consultations. Avant de retourner à son domicile, rejoindre sa femme et ses trois enfants adolescents. Une plage de tranquillité qu'il se réservait. Sa femme n'appréciant pas beaucoup qu'il boive de l'alcool fort. Du vin en mangeant oui, mais pas d'alcool fort. Que voulez-vous, il lui fallait faire certaines concessions pour préserver la paix dans son ménage.

Tout en sirotant son élixir de bonheur, il se reporta quarante ans en arrière. Quand il avait perdu ses parents morts dans un accident d'auto. Orphelin à huit ans, il avait été confié à ses grands-parents maternels.

À compter de ce moment-là, sa jeune vie était devenue un enfer. Son grand-père, un médecin lui aussi, était un homme rigide, violent. Il le battait comme plâtre pour un oui ou pour un non. Sa grand-mère n'avait jamais pris sa défense. Et pourtant elle était là, témoin muet de l'injustice. De sa souffrance.

Ils étaient décédés tous les deux. Partis pour un monde qu'il ne leur souhaitait pas meilleur. Dieu qu'il les détestait ! Même après toutes ces années.

3

Mi-décembre.

La Dr. Monique Blais-Régimbald, cheffe de l'urgence au CHUM, occupait ce poste depuis un an seulement. Le temps de se familiariser avec ses nouvelles fonctions, elle n'avait pas eu le loisir de compiler ses dossiers.

Ce jour-là, elle prenait le temps. Il le fallait. Elle lisait depuis un bon moment déjà quand elle nota quelque chose d'insolite. Et pas n'importe quoi.

Trois décès de personnes âgées à l'urgence en autant de mois. Cela s'était produit au printemps. Et encore, si les familles n'avaient pas réclamé une autopsie, elle n'aurait peut-être pas fait le lien. Bien sûr, des décès se produisaient à l'urgence.

Mais pas à ce rythme-là et pas pour le même motif.

Dans le cas des trois personnes âgées, une femme de 73 ans, deux hommes de 74 et de 76 ans, en bonne forme physique tous les trois, il s'agissait de morts par arythmie cardiaque. Arythmie provoquée, et c'était surtout là que ça devenait suspect, à cause d'une surdose de digitaline.

Histoire de se rafraîchir la mémoire, Monique Blais-Régimbald consulta ses livres de références médicales.

Voyons voir : Digitaline.

La digitaline est une substance extraite de la plante Digitalis connue aussi sous le nom de Digitale pourprée. Une substance utilisée en médecine pour traiter certains problèmes cardiaques. Administrée à des doses élevées, elle peut provoquer la mort.

Dans les trois cas, nota Monique Blais-Régimbald, la dose trouvée lors des autopsies était supérieure à 10mg. Beaucoup trop supérieure pour être normale d'autant que les trois personnes décédées ne souffraient pas d'insuffisance cardiaque. En tout cas, elles n'avaient aucun problème au cœur qui justifiait la prise de digitaline. Ça aussi les autopsies le démontraient.

Que c'était-il donc passé ?

Une erreur de diagnostic ? Ou encore une erreur des pharmaciens qui avaient rempli les prescriptions ? Ou les trois patients auraient gobé les capsules de digitaline comme des bonbons ? Suicides peut-être ?

Hum ... quelque chose clochait.

Monique Blais-Régimbald décida qu'elle allait parler des trois cas de morts, qu'elle jugeait suspectes, avec son mari le sergent-détective Frank Régimbald.

4

Centre d'enquête du SPVM, Place Versailles, salle de réunion.

Tous les membres de l'équipe d'enquête étaient présents. Enfin, celles et ceux qui restaient. La sergent-détective Judith Chomsky, enceinte de six mois maintenant, devait rester alitée jusqu'à la naissance de son bébé. Le sergent-détective Guy Lambert avait pris une retraite anticipée au début du mois.

Bien entendu, l'équipe avait souligné son départ. Même le commandant Brière était venu le saluer. Il avait fait un petit discours d'adieu très surprenant. Aucun sacre, des phrases bien construites avec des mots recherchés. Y avait pas à dire, Brière pouvait avoir de l'élégance quand il s'en donnait la peine. Ce qui n'arrivait pas souvent, hélas !

Toujours est-il qu'en ce matin frisquet de mi-décembre, le lieutenant-détective Alexandre Denis venait de démarrer la réunion de planification quand le sergent-détective Frank Régimbald leva la main.

Il avait quelque chose à dire et ça pressait, semblait-il : "Vous savez tous que ma femme Monique est cheffe de l'urgence au CHUM depuis un an. Récemment, elle a découvert que trois personnes âgées sont décédées à l'urgence en trois mois. Chose qui, selon elle, est étrange. Donc ... "

Frank Régimbald résuma ce que Monique avait trouvé. Trois cas qui remontaient au printemps. Trois septuagénaires. Une femme et deux hommes décédés subitement à l'urgence. D'une overdose de digitaline. Alors que leurs cœurs, d'après les autopsies réclamées par les familles, n'avaient aucun besoin de ce médicament dangereux.

"Vous en pensez quoi, vous autres, s'enquit Régimbald. Lequel, pour une fois, demandait l'opinion de ses collègues. Ça en disait long sur son degré de perplexité.

"Des décès à l'urgence, ça ne doit pas être si rare que ça ? questionna le sergent-détective Dave Sans-Souci.

"Selon Monique, il n'y en a pas autant qu'on pourrait le penser. Surtout pas trois décès en trois mois, tous dus à la prise de 10mg de digitaline, rétorqua Régimbald.

"Monique t'a-t-elle montré les dossiers ? s'enquit le sergent-détective Jérôme Vandal. Vandal était l'époux de Maître Léa Brière, une procureure de la Couronne et la fille du commandant Brière. Eh oui, Vandal était son gendre bien malgré lui, disons-le. Ah l'amour ! Néanmoins et probablement à cause de son épouse avocate, il se sentait investi d'une mission : celle de se faire l'avocat du diable.

"Non. Bien sûr que non. Monique ne ferait jamais ça, protesta Régimbald.

"Si je comprends bien tu n'as ni noms, ni dates exactes. Rien d'autre que les soupçons de Monique, insista Vandal. Se faire l'avocat du diable avec Régimbald n'était pas une bonne idée. Alors là pas du tout.

"Monique n'a pas l'habitude de parler pour ne rien dire. OK là, Vandal !" Régimbald commençait à se fâcher et sérieusement. Ça n'augurait rien de bon.

Pour éviter que l'altercation ne dégénère, le lieutenant-détective Alexandre Denis jugea bon d'intervenir : "Hum ... J'imagine qu'on ne peut pas avoir accès aux dossiers facilement."

"Non, évidemment. Le secret médical ... Il faut avoir de bonnes raisons, remplir des formulaires et je ne sais quoi encore pour y avoir accès, précisa Régimbald.

"Mouais ... Pas plus facile que d'obtenir les rapports d'autopsies d'ailleurs. À moins d'avoir des mandats."

"Donc même si ça s'est passé il y a quelques mois, vous trouvez que ça vaut la peine d'en demander, lieutenant ? fit Frank Régimbald, adouci.

"Tout à fait. Et je m'en occupe."

S'en occuper signifiait, pour le lieutenant, d'avoir à mettre le commandant Brière au courant. Ce qui ne le réjouissait pas spécialement. Mais là, ça s'imposait. Car en dépit du temps qui avait passé et du peu de renseignements dont l'équipe disposait, le lieutenant voyait là quelque chose qui ne sentait pas bon du tout.

Pas bon du tout.

5

Le lendemain matin, le lieutenant roulait en direction du quartier général du SPVM, coin Saint-Laurent et Sainte-Catherine. Il avait rendez-vous avec le commandant Brière. Dehors, il faisait un froid de loup. Le ciel était lourd de nuages. La météo annonçait une tempête de neige. Un peu hâtive pour la saison, mais peut-être que, pour un fois, on aurait un Noël blanc. Du moins c'était ce que se disait Alexandre Denis en louvoyant dans le trafic très dense à cette heure matinale.

À son arrivée, le commandant le reçut, pas tout à fait à bras ouverts, mais plutôt avec un : "Y fait-tu assez froid à ton goût, Alexandre ! Une salutation qui fut suivie d'un : "On prend-tu un bon café *latte* pour nous réchauffer."

Ce n'était pas une question mais un ordre. Le lieutenant n'y voyait aucune objection : "Excellente idée, commandant !"

Pendant que le commandant Brière mettait en marche la cafetière à espresso *latte* Go automatique que lui avait offerte sa femme, le lieutenant fourbissait ses armes pour aborder la question des mandats de la bonne manière. Certes, Brière paraissait bien luné ce matin-là, mais avec lui on ne savait jamais quand et de quel côté le vent allait tourner.

Les cafés servis, le commandant Brière bien assis dans son fauteuil ergonomique à dossier inclinable grand confort (rien à voir avec la chaise droite Home Depot dans le bureau du lieutenant), demanda : "Alors, qu'est-ce qui t'amène aujourd'hui, Alexandre ?"

"Et bien voici, la Dr. Monique Blais-Régimbald, cheffe de l'urgence au CHUM et l'épouse de Frank Régimbald a noté que ..."

Le lieutenant misait beaucoup sur les titres de l'épouse de son collègue pour amadouer le commandant. Les titres l'impressionnaient énormément, allez savoir pourquoi ! Quand il eut résumé le peu qu'il savait concernant les trois décès de personnes âgées, le commandant, qui avait écouté sans intervenir, s'écria : "Ah ben maudite marde ! Dis-moi pas qu'on a affaire à un tueur en série qui s'en prend aux vieux. Où est-ce que le monde s'en va, câlisse !"

Encouragé par cette réaction viscérale, quoique épicée de sacres, le lieutenant approuva : "Un tueur en série je le crains aussi, commandant."

"Chriss d'hostie, ça fait un bout de temps qu'on en a pas attrapé un de ces maudits chiens sales là."

"En effet. Le problème, voyez-vous commandant, c'est que ces trois décès se sont produits il y a quelques mois et que ..."

"Aucune importance. Il faut enquêter au plus sacrant !"

"Je suis tout à fait d'accord. Mais pour avoir accès aux dossiers médicaux et aux rapports d'autopsies, il nous faut des mandats."

"On va les avoir. Fie-toi sur moi, Alexandre."

Bingo ! L'affaire était dans le sac.

Or présentement, ce n'était pas la seule affaire en cours. Le commandant se chargea de le rappeler à son subordonné : "Où en es-tu concernant la tête trouvée dans un sac-poubelle derrière le 1000 rue De la Lagauchetière ?"

"Pas très avancé. Une enquête de voisinage dans un édifice à bureaux de 51 étages et aux alentours prend du temps. Les policiers en uniforme n'ont pas encore terminé. On a publié la photo de la tête, fait un appel à témoins, mais jusqu'à présent aucune nouvelle. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il s'agit d'un homme dans la cinquantaine et que ..."

"Tu as les empreintes dentaires, non ?"

"Oui et de l'ADN aussi. Mais ..."

Le commandant secoua la tête : "Avec toi, y a toujours un *mais* quelque part !"

"Pas toujours, chef, le corrigea Alexandre Denis. "Mais dans ce cas-là, oui. On a pas trouvé de correspondance dans notre Banque de données. L'homme n'est pas fiché. Un autre détail, l'autopsie a démontré que la mort remonte à environ cinq jours et que la tête a été tranchée avec une tronçonneuse."

"Une tronçonneuse. Une scie pour couper le bois, ben voyons donc !"

"Ouaïp ..."

"Un émondeur qui aurait fait le coup, peut-être !"

Le lieutenant s'esclaffa : "Remarquez que ce n'est pas impossible. Mais beaucoup de gens, vous et moi inclus, peuvent posséder une tronçonneuse et s'en servir."

"Oui, mais nous on ne coupe pas de tête, plaisanta le commandant."

"Quoique ce n'est pas l'envie qui nous manque parfois, renchérit le lieutenant."

"Ha, ha, ha ! On rit, mais c'est pas évident cette affaire-là."

"Non. Pas évident du tout."

"Sans oublier maintenant le tueur en série qui s'en prend aux personnes âgées. Ça, ça me fout en pétard et pas à peu près !"

"Hem ... À propos, commandant, avez-vous trouvé quelqu'un pour remplacer Guy Lambert ?"

"Pas encore. Mais ça va venir. T'en fais pas pour ça."

"Un membre de plus dans l'équipe ne serait pas de trop."

"Je sais. Mais en décembre, surtout à l'approche des Fêtes, on peut toujours courir. Faudra malheureusement attendre en janvier."

"Mouais ..."

"On prend-tu un autre café *latte* pour nous remonter le moral, Alexandre."

Encore une fois, l'invitation n'était pas une question. Et bien qu'il n'ait pas encore tout à fait le moral à zéro, le lieutenant ne s'objecta pas : "Certainement, chef. Votre café *latte* est tellement bon. Difficile de résister."

6

La tempête de neige annoncée se transforma en "chutes de neige abondantes". N'empêche qu'à Montréal, les écoles primaires, secondaires et collégiales étaient fermées. On se demandait pourquoi d'ailleurs.

Toujours est-il que quand les époux Lemelin-Denis quittèrent leur demeure du Carré Saint-Louis pour se rendre à leur travail respectif (Kim pour la télévision d'état où elle animait une émission d'affaires publiques, Alexandre pour le Centre d'enquête du SPVM), la maison résonnait de cris de joie. Congé d'école aujourd'hui, Youpi !

Heureusement que la précieuse Armande, nounou et cuisinière en résidence, était là pour s'occuper des jumelles de six ans, Zoé et Chloé. Nicolas, le fiston de quinze ans, n'avait plus réellement besoin qu'on s'occupe de lui. Quand même, il fallait le surveiller du coin de l'oeil.

Surtout surveiller ce qu'il partageait sur Instagram ou sur TikTok. Bon, Armande n'était pas une championne dans le domaine, mais comme elle était l'une des rares adultes à trouver grâce aux yeux de l'ado, Armande était tout à fait capable de mettre un frein à certains débordements numériques de Nicolas.

.....

"Où en est-on dans l'affaire de la tête trouvée dans un sac-poubelle, s'enquit le lieutenant-détective Alexandre Denis en lançant la réunion de planification. Il s'adressait à la sergent-détective Marie Garneau et au sergent-détective Dave Sans-Souci qu'il avait chargés d'enquêter.

"On a peut-être une piste, lieutenant, répondit Marie Garneau. "Il s'agit d'une femme qui croit avoir reconnu un voisin sur la photo qu'on a publiée."

"Ah bon ! Et ..."

"On a rendez-vous avec elle aujourd'hui, compléta Dave Sans-Souci.

"Vers quelle heure ?"

"Après sa journée de travail, vers 18h00."

"Tenez-moi au courant. On verra ce que ça donnera."

"On pense que c'est assez sérieux, lieutenant, fit Marie Garneau. "Au téléphone, la femme nous a dit que son voisin travaillait dans le Quartier des Affaires. Donc possiblement au 1000 Rue De Lagauchetière ou dans les environs."

"Intéressant ... Bon et maintenant, que donnent les images de vidéosurveillance ?" Le lieutenant avait chargé le sergent-détective Léo N'Guyen du visionnement des images captées par les nombreuses caméras du coin. Des heures de visionnement.

"Rien jusqu'à présent, répondit le courageux Léo N'Guyen qui commençait à avoir le tournis à force de voir les images défiler.

"As-tu besoin d'aide ?"

"Ça ne serait pas de refus, lieutenant"

"J'ai un peu de temps libre, je peux t'aider, proposa la sergent-détective Aya Diouf.

"Parfait, approuva Alexandre Denis.

Il s'apprêtait à aborder la question des mandats quand Frank Régimbald le devança : "Qu'est-ce qui arrive avec les mandats pour l'affaire des personnes âgées ? Vous avez dit que vous vous en occupiez."

"J'y venais justement, Régimbald ... J'en ai parlé à Brière. Il est d'accord pour les mandats. On devrait les avoir d'ici peu."

"Merci... Monique va être contente parce qu'elle est de plus en plus certaine que quelque chose cloche terriblement dans cette affaire-là."

"Tu peux lui dire qu'elle n'est pas la seule, répondit le lieutenant.

7

Ce midi-là, le lieutenant avait rendez-vous pour le lunch avec son beau-frère Louis Santerre, le mari de sa sœur Élyse. Certes, les deux hommes s'étaient vus récemment pour un souper familial, mais comme Louis Santerre avait été inspecteur à la SQ, une légende dans le domaine, Alexandre Denis avait parfois recours à ses conseils "en privé". Des conseils toujours judicieux. Surtout quand lesdits conseils confirmaient ce qu'il pensait. Mais pas de doute, Santerre, étant de huit ans plus âgé que lui, le lieutenant lui reconnaissait une sagesse que seul l'âge peut conférer.

Les deux hommes se retrouvèrent dans une petite pizzeria située pas très loin du Centre d'enquête. On y servait les "meilleures pizzas au monde" dicit le lieutenant. Ils choisirent une table près d'une fenêtre panoramique à travers laquelle on voyait des passants, emmitouflés jusqu'aux yeux, se hâter vers leur destination. La neige tombant abondamment.

Les pizzas commandées (pas d'alcool, le midi) Louis Santerre remarqua : "J'adore l'hiver, le neige qui tombe, c'est tellement beau !"

"Moui ... Ça, c'est si on est pas obligés de pelleter." Le lieutenant aimait bien l'hiver mais, de toute évidence, pas au point de s'exclamer.

Les pizzas servies, Louis Santerre, tout en s'attaquant à sa pizza végétarienne, demanda : "Quoi de neuf au boulot, Alexandre ?" Le lieutenant (qui n'était pas devenu végétarien comme son beau-frère), après avoir avalé une bouchée de sa pizza toute garnie, répondit : "Deux enquêtes qui vont nous donner du fil à retordre."

"Ah oui ! Raconte."

"As-tu entendu parler de la tête trouvée dans un sac-poubelle derrière le 1000 Rue De Lagauchetière ?"

"Ouais, j'ai vu ça aux nouvelles."

"C'est mon équipe et moi qui enquêtons. L'enquête de voisinage est toujours en cours. On visionne présentement les bandes de vidéosurveillance. Par ailleurs, l'autopsie a démontré que la tête de l'homme a été coupée à la tronçonneuse. Un détail qu'on a pas diffusé, bien entendu."

"À la tronçonneuse, et ben dis donc !"

"Ouin ... L'appel à témoins a peut-être porté fruit. Une femme croit avoir reconnu un voisin. Marie Garneau et Dave Sans-Souci doivent la rencontrer après sa journée de travail. On verra ce que ça donnera."

"Garneau et Sans-Souci sont deux bons enquêteurs, approuva Louis Santerre. Eh oui, dans un passé pas si lointain, il avait enquêté sur deux affaires conjointement avec l'équipe d'Alexandre Denis. Il connaissait donc tous les membres. Il connaissait également le commandant Brière avec lequel il avait croisé le fer une couple de fois. Zéro pour Brière à chaque fois.

Le lieutenant reprit : "Oui, Garneau et Sans-Souci sont bons comme tous les autres d'ailleurs. Mais ..."

"Le reste du corps ?"

"Introuvable jusqu'à maintenant."

"Si l'homme a été démembré, les autres parties du corps peuvent être éparpillées dans des sacs-poubelle un peu partout dans la ville."

"Oui et ça c'est si l'homme a été démembré. Ce qui reste à déterminer."

Autre bouchée de pizza toute garnie, puis : "De toute manière, on manquerait d'effectifs pour faire le tour de la ville ou aller fouiller au dépotoir municipal."

"Je comprends, fit Louis Santerre pensivement.

Puis : "Une tronçonneuse, posons-nous la question : qui en utilise le plus souvent ? Un bûcheron, un travailleur de la construction, sûrement. Aussi un paysagiste, un émondeur, un artisan qui sculpte le bois, un ébéniste spécialisé dans la fabrication de meubles de luxe et même un pompier. Les pompiers s'en servent à l'occasion pour dégager quelqu'un pris dans les décombres d'un édifice."

"Merci pour la liste exhaustive, Louis, rigola le lieutenant. "Et Monsieur-tout-le-Monde, lui ?"

"Personnellement, je ne chercherais pas de ce côté-là, Alexandre."

"Et si au lieu d'un coupable, c'était une coupable. De nos jours, certaines femmes exercent des métiers autrefois réservés aux hommes, non."

"Oui bien sûr. Mais, au risque de passer pour un affreux macho, sourit Louis Santerre, je ne crois pas qu'une femme décapiterait un homme avec une tronçonneuse."

"Mais, hypothétiquement, une femme pourrait très bien payer quelqu'un pour le faire à sa place, objecta le lieutenant, amusé.

Santerre sourit encore : "Hypothétiquement, oui."

Les deux beaux-frères se renvoyaient la balle comme ils auraient pu le faire dans une partie de ping-pong. Et ils y prenaient plaisir. Alexandre Denis reprit, non sans un brin d'ironie : "Donc, selon toi, Louis, on devrait plutôt chercher du côté d'un homme, soit un bûcheron, un émondeur, un paysagiste, un sculpteur sur bois ou encore un ébéniste et possiblement un pompier ?"

"Et, ou quelqu'un d'autre. Un mafioso, par exemple. Les mafieux peuvent faire preuve de beaucoup d'imagination à l'occasion."

"Hum ... un mafioso... C'est pas bête ça."

"Parle-moi de l'autre enquête, s'enquit Louis Santerre insatiable.

8

L'ancien flic voulait tout savoir. Il en redemandait. Au fond, le boulot d'inspecteur à la SQ lui manquait énormément. Hélas, il n'avait pas vraiment eu le choix de prendre une retraite anticipée après une crise cardiaque qui avait failli l'emporter.

Avant de répondre, le lieutenant prit le temps de mastiquer une bouchée de pizza toute garnie : "Ouais ... l'autre enquête qui n'en est pas encore tout à fait une ... On attend des mandats pour procéder." Pour le bénéfice de son beau-frère, Alexandre Denis résuma, comme il l'avait fait pour le commandant Brière, le peu qu'il savait des trois décès de personnes âgées survenus en l'espace de trois mois à l'urgence du CHUM.

"À l'urgence du CHUM, tu dis. Et c'est la femme de Régimbald, cheffe de l'urgence qui vous les a signalés."

"En effet. Trois décès causés par une surdose de digitaline chez des personnes qui n'en avaient pas besoin, semble-t-il. Et si les familles n'avaient pas demandé des autopsies, Monique n'aurait pas fait le lien."

"Donc les mandats, c'est pour avoir accès aux dossiers et aux rapports d'autopsies, c'est bien ça ?"

"Exactement, Louis."

"La digitaline sert à traiter l'insuffisance cardiaque comme les arythmies auriculaires. J'en prends moi-même depuis ma crise cardiaque. En faible dose, évidemment. Prescrit en doses massives, ce médicament est très dangereux."

"En effet ... C'est en partie ce détail qui a mis la puce à l'oreille de Monique."

"Donc il faut apprendre qui a prescrit ces doses et qui a rempli les prescriptions."

"Ouaïp."

"Mon hypothèse, avança Louis Santerre, est qu'il est impossible que trois médecins et trois pharmaciens se soient trompés à ce point."

"C'est aussi la mienne, Louis. D'où la nécessité d'obtenir des mandats pour investiguer."

"D'habitude, les pharmaciens se conforment aux prescriptions du médecin. Si bien qu'il faut d'abord chercher qui était le médecin traitant. Était-il le même dans les trois cas ? Si oui, possiblement un gériatre."

"Et possiblement un tueur en série."

Louis Santerre hocha la tête.

"Oui. Un tueur en série qui pourrait récidiver, si ce n'est déjà fait, dit sombrement l'ancien inspecteur à la SQ.

Les deux hommes en étaient rendus au café.

Ils le burent en silence.

9

Quand le lieutenant rentra chez-lui en fin de journée, il neigeait encore. Mais pas beaucoup. Les enfants retourneraient à l'école le lendemain. Chose étrange, quoique pas tant que ça finalement, Armande, qui en avait eu plein les bras avec eux, avait pris le temps de préparer un délicieux bœuf aux légumes, le plat préféré d'Alexandre. Ainsi qu'un gâteau au chocolat pour dessert. Lequel ralliait tous les suffrages, ça allait de soi.

Tout le monde avait faim et fit honneur au repas.

Seul élément discordant pendant le repas : le fiston de 15 ans, s'adressant à son père, dit : "Heille man, t'occupes-tu de l'affaire de la tête coupée trouvée Rue De Lagauchetière?"

Déjà le "Heille man" passait difficilement. Mais parler d'une tête tranchée au souper et surtout devant les jumelles ne passait pas du tout. "Nicolas, l'apostropha son père en haussant le ton, je ne tolérerai pas que tu parles de ça en mangeant et devant tes sœurs en plus. Est-ce assez clair ?"

"OK man, OK. On en parlera plus tard."

"Non, Nicolas. On pourra parler de ce que tu voudras mais pas de ça. Ni plus tard ni un autre jour. Compris !"

"T'es pas cool, man !"

Autour de la table tout le monde s'était tu. Armande regardait son assiette comme si sa vie en dépendait. Kim observait Alexandre : qu'allait-il répondre ? Même les jumelles avaient cessé de babiller.

Malaise.

Pour ne pas envenimer la situation et bien que fermement décidé à ne pas être un père *cool*, Alexandre soupira mais ne riposta pas. Dur, dur d'élever un ado.

Le gâteau au chocolat servi, le malaise se dissipa.

.....

Plus tard, vers 21h30, les époux Lemelin-Denis prenaient une tisane camomille et menthe au salon, quand le téléphone cellulaire d'Alexandre émit un bip. Voyant de qui venait l'appel, il répondit aussitôt.

C'était Frank Régimbald, surexcité : "Lieutenant, on a un autre décès par overdose de digitaline à l'urgence du CHUM. C'est arrivé aujourd'hui, Monique vient de me l'apprendre."

"Une personne âgée ?"

"Oui. Une femme de 75 ans."

Eh merde ! Alexandre pensait à sa conversation avec Louis Santerre. "Si ce n'est déjà fait", lui avait dit son beau-frère quand ils avaient évoqué l'éventualité d'une récurrence de la part d'un médecin, possiblement tueur en série.

En mettant fin à l'appel, Alexandre dit à son collègue qu'il allait mettre de la pression sur le commandant Brière pour que les mandats soient émis de toute urgence. Hélas, compte tenu de la lenteur du système, il était loin d'être certain de les avoir en main, le lendemain.

Kim, qui avait saisi des bribes de conversation, ignorait tout de l'affaire des personnes âgées mortes des suites d'une dose excessive de digitaline. Alexandre ne lui en avait pas encore parlé étant donné qu'il avait très peu de détails à ce sujet.

"Une autre enquête à part celle du décapité ? s'enquit-elle.

"Ça va en être une quand on aura les mandats pour Une fois de plus, Alexandre résuma ce qu'il savait de l'affaire.

Sans oublier ce qu'il venait d'apprendre.

"Oh non, c'est pas vrai ! Un tueur en série qui s'en prend aux personnes âgées. Et tu penses que c'est un médecin qui ... ?"

"Qui d'autre peut prescrire de la digitaline ?"

"Personne d'autre, à ma connaissance du moins."

"À la mienne non plus, Kim. Vivement les mandats pour qu'on puisse mettre un frein à ce massacre !"

10

Tôt le lendemain matin, le lieutenant téléphona au commandant Brière, histoire de mettre un peu de pression pour l'obtention des mandats.

"Ah ben ! dis-moi pas qu'une autre personnage âgée est décédée d'une overdose de digitaline. Déjà que je fais mon possible pour les avoir, au plus sacrant, les maudits mandats."

"Oui, je comprends que ce n'est pas simple, mais là ça urge et pas à peu près."

"Pas besoin d'insister, Alexandre. Je le sais, câlisse."

Traduction : Les mandats risquaient de ne pas être émis le jour même.

.....

Plus tard, à la réunion de planification.

"C'est pas possible comme ça prend du temps pour les mandats, déplora Frank Régimbald.

"Je sais, mais que veux-tu qu'on fasse, répliqua le lieutenant, déçu lui aussi.

"Ma crainte, c'est que Monique se mette à enquêter, elle-même."

"Monique t'a dit ça ?"

"Oui, hier soir."

La Dr. Monique Blais-Régimbald étant une femme énergique, une battante, le lieutenant n'était pas très surpris de sa réaction. Mais de là à applaudir, non, non et non.

"Veux-tu que je lui parle, Frank ?"

"Je vais le faire, lieutenant, soupira Régimbald.

"Mouais ..." Alexandre Denis n'était pas du tout certain que Régimbald réussisse à convaincre l'intrépide Dr. Monique Blais-Régimbald de ne pas jouer à la détective. Mais bon ... "Qu'est-ce qu'on a du côté de l'affaire du décapité ? demanda-t-il aux sergents-détectives Marie Garneau et Dave Sans-Souci.

Il espérait avoir des développements de côté-là, au moins. Et il en eut.

"Comme prévu, on a rencontré madame Lécuyer, la femme qui disait avoir cru reconnaître un voisin. Il s'agirait d'un comptable agréé. Madame Lécuyer en est sûre maintenant, précisa Marie Garneau.

"Elle vous paraît crédible ?"

"Oui, lieutenant. Elle est directrice d'une école secondaire et je ne pense pas qu'elle perdrait son temps à raconter des histoires, assura Marie Garneau

"OK, d'autres détails alors ?"

Dave Sans-Souci prit la relève : "Elle nous a dit que c'était un homme qu'elle croisait quand elle promène son chien. Lui n'avait pas de chien mais prenait une marche de santé chaque soir. Ils ont fini par se parler et c'est comme ça qu'elle a appris qu'il était comptable agréé. Elle ne l'a pas vu depuis quelques jours, mais elle nous a donné son nom et son adresse."

"On s'est même rendus à l'adresse en question. On a sonné. Aucune réponse, compléta Marie Garneau.

"Et où est exactement l'adresse en question ?"

"Dans Ville de Mont-Royal, un coin assez huppé, merci, nota Sans-Souci.

"Ouais, en effet. Le nom du comptable agréé ?"

"Lucien Bergeron, lieutenant. Et selon madame Lécuyer, il aurait un bureau au 1000 Rue De Lagauchetière."

"Ouais ... Le lieutenant réfléchissait.

Ce que ses collègues lui apprenait méritait qu'on se penche sur le sort du comptable agréé qui n'avait pas été vu depuis quelque temps.

"Bon, dit-il, on va demander des mandats de perquisition. En attendant, voyez ce que vous pouvez trouver sur l'Internet au sujet de Lucien Bergeron."

Puis s'adressant au sergent-détective Léo N'Guyen qu'il avait chargé du visionnement des images de vidéosurveillance : "Ça donne quoi de ton côté, Léo ?"

"Avec Aya, on a fini de visionner toutes les bandes, tard hier soir. On a rien vu de suspect, malheureusement."

"C'est exact, confirma la sergent-détective Aya Diouf qui avait gentiment prêté main forte à son collègue.

"Je vois ... Et bien merci à vous deux pour vos efforts. L'enquête de voisinage n'a rien donné non plus. Donc, concentrons-nous sur le mystérieux comptable agréé, Lucien Bergeron."

"Je peux aider pour les recherches sur Internet, offrit Léo N'Guyen.

Léo étant réputé pour ses talents de pirate informatique (ou ce qu'on appelait dans l'équipe, ses compétences transversales), son aide était la bienvenue.

"Bon et moi, je m'occupe d'obtenir les mandats, fit le lieutenant en retenant un soupir. Avec une et presque deux enquêtes sur les bras, Alexandre Denis avait l'impression de crouler sous les tâches bureaucratiques, en un mot, la paperasse.

Affidavits, réquisitions, rapports et tutti quanti. Bref, tout ce qu'il exécrait au plus haut point. Lui préférait de beaucoup être sur le terrain. Ce qu'il faisait la plupart du temps. Mais pas là. Hélas !

11

Ô miracle ! les mandats furent émis le lendemain après-midi. Non seulement ceux pour l'affaire du décapité de la Rue De Lagauchetière, mais aussi ceux, tant attendus, pour l'affaire des personnes âgées décédées d'une surdose de digitaline.

Inutile de dire que le sergent-détective Frank Régimbald exultait : "Je peux me charger de copier les dossiers, proposa-t-il. Une mission, qui lui revenait de droit, étant donné son accès privilégié à la Dr. Monique Blais-Régimbald.

"Parfait et plus vite ce sera fait, mieux ce sera, approuva Alexandre Denis.

N'empêche, qu'à l'heure qu'il était, il faudrait attendre au lendemain pour avoir en main les copies des dossiers médicaux et des rapports d'autopsies pour commencer à enquêter sérieusement.

Par ailleurs, du côté de l'affaire du décapité, l'enquête avançait. Les sergents-détectives Garneau, Sans-Souci, N'Guyen avaient, beaucoup grâce aux talents de hacker de ce dernier, trouvé des choses intéressantes au sujet du mystérieux Lucien Bergeron, profession, comptable agréé.

Parmi ses clients, il avait un réseau de narcotrafiquants montréalais surnommé La Pieuvre à la solde d'un gros cartel mexicain. Trafic de cocaïne, surtout. Déjà, on avait là un indice. Et cela n'augurait rien de bon pour le sort de Lucien Bergeron.

Alors comment Lucien, un citoyen respectable, était-il devenu comptable pour des trafiquants de drogue ? Et bien voici : il était un habitué du Casino de Montréal. Il paraissait gros et avait, quelques années auparavant, perdu beaucoup d'argent.

Qui l'avait dépanné ? Un trafiquant de drogue.

À compter de ce moment-là, le comptable agréé, joueur compulsif, avait les mains liées. Il était pris dans un engrenage qu'on pourrait qualifier d'inférieur. Qui plus est, sa femme l'avait quitté pour un homme plus jeune et pas joueur du tout, lui.

Désormais, Lucien Bergeron vivait seul dans la maison qu'il avait réussi à sauver du désastre. Et faut-il le mentionner : avec l'aide du trafiquant de drogue, un dénommé Rick Vézina, qui se disait son ami.

Alors, était-il le décapité de la Rue De Lagauchetière comme tout semblait l'indiquer ? Si oui, le "comment", on le savait : décapité à la tronçonneuse. Restaient le "où", et le "pourquoi" ? Certes, il devait être capable de maquiller les chiffres et probablement blanchir de l'argent pour ses clients, les trafiquants de drogue. Avait-il détourné des fonds à son profit ? Ou encore quoi ?

Autant de questions auxquelles l'équipe d'enquête pourrait peut-être répondre en perquisitionnant son bureau au 1000 Rue De Lagauchetière ainsi que sa maison de Ville de Mont-Royal. On avait les mandats. Les perquisitions auraient lieu le lendemain.

12

Le hasard faisant bien les choses, Alexandre Denis avait rendez-vous, en fin de journée, avec un collègue de la Brigade des stupéfiants, le lieutenant-détective Pierre Galipeau. Les deux hommes, ayant collaboré dans quelques enquêtes, se connaissaient bien et s'appréciaient mutuellement.

Ils se retrouvèrent dans un bar peu fréquenté situé près du Centre d'enquête. Les bières pression servies, Alexandre Denis alla droit au but : "Rick Vézina, ça te dit quelque chose, Pierre ?"

"Il fait partie d'un réseau de narcotrafiquants surnommé La Pieuvre à la solde d'un des pires cartels mexicains."

"La Pieuvre, eh ben dis donc !" Alexandre Denis n'ignorait pas ce que Galipeau croyait lui apprendre. Mais, diplomatie oblige, il faisait mine d'être surpris.

"Ben oui, La Pieuvre. Et laisse-moi te dire que ce ne sont pas des enfants de choeur. Si quelqu'un ne fait pas leur affaire, tu le retrouves au fond du fleuve Saint-Laurent, les pieds dans le ciment, ou bien égorgé dans une ruelle."

"Ils ont un chef, je suppose ?"

"Oh là, on parle de quelqu'un de très riche. Un multimilliardaire. Un mécène, figure-toi donc ! Il vient justement de donner 40 millions à la Fondation de la recherche sur le cancer. Son nom, c'est Thomas Nadeau."

"Lui ! Il était invité récemment à l'émission "On jase. Il est dans l'import-export de textiles, non ?"

"Officiellement, oui. Officieusement, c'est une autre paire de manches."

"Le trafic de drogue, un à côté qui doit rapporter gros, j'imagine."

"Et pas juste un peu. C'est chic, hein ! D'un côté, il joue les hommes généreux et de l'autre, il vend de la drogue à du pauvre monde qui en meurt."

"Des hypocrites, il y en a partout. Mais lui, semble tous les battre à plate couture, commenta Alexandre Denis. "Que sais-tu de plus à son sujet ?"

"Ce n'est évidemment pas lui qui fait le sale boulot. C'est plutôt, Rick Vézina son bras droit. À part ça, Nadeau a divorcé deux fois. Pas d'enfant. Sa femme actuelle est une ancienne mannequin." Galipeau diffusait ses renseignements à petites doses. Il aimait bien ménager ses effets. Un léger défaut, mais qui n'en a pas !

"Ah bon je vois, fit Alexandre Denis qui ne voyait pas très bien mais qu'importe. Il reprit le fil de ses idées : "Et Lucien Bergeron, tu connais ?"

Pierre Galipeau prit une gorgée de bière avant de répondre : "Bergeron était leur comptable depuis plusieurs années. Blanchiment d'argent, placements offshore, maquillage de chiffres et tout le reste."

"Était ?"

"Oui, était. Il a disparu depuis quelques jours. Ils l'ont déjà remplacé ... Dis donc, toi, t'en vas-tu où je pense que tu t'en vas, Alexandre ?"

"Ouaip ... On pense que c'est sa tête qu'on a trouvée dans un sac-poubelle derrière le 1000 Rue De Lagauchetière."

"C'est probablement lui. J'ai vu la photo aux nouvelles et ça lui ressemble étrangement."

"Un détail qui n'a pas été publié. La tête a été tranchée avec une tronçonneuse. Est-ce que ça fait partie des hum ... méthodes du réseau La Pieuvre ?"

C'était au tour de Pierre Galipeau à être étonné : "Une tronçonneuse ! À ma connaissance, ils n'en utilisent pas. Mais ça ne veut pas dire qu'ils n'en ont pas en réserve pour faire un exemple qui compte."

"Mmmm ... ouais. Donc si ce sont eux qui ont fait le coup, je présume que ça ne sera pas facile de trouver le ou les coupables."

"Oh tu peux les trouver, mais bonne chance pour qu'ils soient jugés coupables. Ils ont une kyrielle d'avocats qu'ils payent très cher pour les faire innocenter. Sans parler de certains juges complaisants. Et ça fonctionne."

"Tu n'es pas très encourageant, Pierre."

"Désolé mon vieux mais c'est comme ça. Sinon, nous à la Brigade des stupéfiants, ça fait longtemps qu'on les auraient coincés." Ça ne prenait un doctorat en psychologie pour déceler un profond dépit dans la voix de Galipeau.

"Donc on peut toujours courir, fit Alexandre Denis."

Pierre Galipeau prit son temps avant de répondre. Il pesait ses mots.

"Écoute, je te donne un tuyau. Si Rick Vézina est le bras droit, celui qui est leur assassin de service s'appelle Bob Guérin surnommé "Le Boucher". Lui, c'est une brute finie. Pas trop futé mais très cruel. Si tu réussis à faire parler un de ces deux-là, à trouver un juge honnête pour prendre la cause et il y en a, peut-être que ça va donner quelque chose. Et je serai le premier à applaudir."

"Merci pour le tuyau, Pierre. Je te paye une autre bière ?"

Au vu de tout ce qu'il venait d'entendre, Alexandre Denis se demandait bien ce qu'il allait pouvoir faire avec le fameux tuyau. Mais à cheval donné, on ne regarde pas la bride. Un bon vieux proverbe qui s'appliquait tout à fait dans le cas présent.

Les deux hommes prirent une seconde bière.

13

Vers 19h00, le lieutenant rentra chez lui.

Pour apprendre que les jumelles avaient choppé la grippe qui courait en ce moment. Elles étaient déjà au lit avec bouillottes et tout ce que tu voudras. Nicolas, le fiston, avait mal à la gorge. Un signe avant-coureur de la grippe.

En tout cas au souper, le fiston, qui mangeait comme un ogre d'habitude, picorait dans dans son assiette. Dommage, car Armande avait préparé une délicieuse blanquette de veau, un de ses plats préférés.

Le repas terminé, la vaisselle faite, les jumelles profondément endormies sous leurs couettes, Nicolas, dans sa chambre avec une tisane de camomille et miel, les époux Lemelin-Denis allèrent au salon pour faire le point.

"As-tu, finalement, obtenu tes mandats, demanda Kim à son flic de mari.

"Oui, enfin ! On va commencer à enquêter demain. Incidemment, avant de venir ici, j'ai pris deux bières avec Pierre Galipeau de la Brigade des stupéfiants. Tu te souviens de lui, j'imagine."

"Mais bien sûr. Un colosse qui ne mâche pas ses mots en plus."

"Ouais ... justement, il ... " Alexandre résuma sa conversation avec Galipeau sans oublier de mentionner les recherches qu'une partie de son équipe avait faites au préalable concernant le comptable agréé, Lucien Bergeron.

"Donc, ton équipe et toi, vous croyez que ce serait lui le décapité de la Rue De Lagauchetière. Et Pierre Galipeau confirme. C'est bien ça, résuma Kim.

"Oui. Mais ce qu'il m'a appris sur le fonctionnement du réseau de trafiquants La Pieuvre ne me rassure pas du tout."

"Ouais, pas très rassurant, en effet. La Pieuvre qui étend ses tentacules jusque chez les juges. Et Thomas Nadeau qui tire les ficelles. Je n'en reviens pas."

"Moi non plus à vrai dire."

"Donc son entreprise d'import-export lui sert de paravent."

"Et le trafic de drogue est un passe-temps lucratif pour arrondir ses fins de mois, ricana Alexandre.

"Paraît-il que la célèbre top model Ciara Rossi est sa maîtresse."

"Ciara Rossi, connais pas."

"Ça ne m'étonne pas, mon chéri. Tu ne lis pas les journaux à potins."

Alexandre songea que Galipeau ne devait pas les lire, non plus. Ou peut-être avait-il jugé ce détail sans importance. "Tu les lis, toi ? s'enquit-il, amusé.

"Parfois pour préparer certaines entrevues, il m'arrive d'en parcourir."

"Eh ben dis donc. On aura tout vu !"

"A propos de "on aura tout vu", vas-tu parler au commandant Brière de ce que tu sais sur le réseau La Pieuvre, son chef et tout le reste ?"

"Oui, mais pas tout de suite. Je préfère attendre qu'on soit plus avancés dans l'enquête. Parce que, mine de rien, le meurtre de Lucien Bergeron peut aussi ne pas être lié à son emploi de comptable pour La Pieuvre. Il n'est pas exclu que ce soit plus personnel, si tu veux."

"Et tu crois que Brière va trouver amusant que tu ne le mettes pas au courant de tes hypothèses tout de suite ?"

"Sûrement pas. Mais je suis vacciné contre ses colères."

Les époux Lemelin-Denis rigolèrent un moment. Puis redevenant sérieuse, Kim demanda : "Et pour l'affaire des personnes âgées mortes d'une surdose de digitaline, qu'est-ce qui, selon toi, peut inciter un médecin à tuer ses patients ?"

"Les mobiles pour commettre un meurtre sont généralement la haine, la jalousie ou l'argent. Dans certains cas, les trois à la fois. Mais dans ce cas précis, et peut-être que l'enquête le démontrera, j'ai l'impression que c'est une haine réprimée depuis longtemps."

"Un médecin qui aurait été malmené dans son enfance par des personnes âgées ?"

"Tout est possible, Kim."

"Si c'est ça, le médecin peut récidiver, non ?"

"Oui, j'en ai bien peur. À moins qu'on le trouve rapidement. Et ça, c'est loin d'être fait malheureusement."

Voyant que son époux avait pris un air soucieux, Kim proposa de préparer une tisane à la camomille : "C'est un excellent calmant avant d'aller au lit, mon chéri, fit-elle.

Alexandre, qui ne raffolait pas des tisanes, retint une grimace : "Va pour une tisane, dit-il du bout des lèvres.

14

Quand les enquêteurs arrivèrent au poste, le lendemain matin, une surprise (qui n'en était pas vraiment une) les attendait. Dans la salle de réunion, sur le tableau blanc, le lieutenant, fidèle à son habitude, avait écrit au crayon-feutre une liste de choses à faire. Il l'avait divisée en deux colonnes : Une pour l'affaire du décapité de la Rue De Lagauchetière. L'autre pour l'affaire des personnes âgées décédées d'une surdose de digitaline.

Affaire du décapité de la Rue De Lagauchetière

a) Le décapité : Lucien Bergeron, comptable agréé, était à l'emploi du réseau de trafiquants de drogue La Pieuvre.

b) Trois noms à retenir : Thomas Nadeau, le chef du réseau. Rick Vézina, le bras droit. Bob Guérin, surnommé Le Boucher, l'assassin de service.

c) Ce n'est pas dans leurs méthodes habituelles, mais les membres du réseau pourraient utiliser une tronçonneuse pour régler leurs comptes.

d) Une kyrielle d'avocats pour les défendre et certains juges complaisants quand un ou des membres du réseau sont traduits en justice.

e) Le meurtre peut aussi n'avoir aucun lien avec l'emploi de Lucien Bergeron. Attention à la vision en tunnel.

Enquêteurs: Marie Garneau, Jérôme Vandal, Dave Sans-Souci et moi-même.

Affaire du décès de personnes âgées des suites d'une surdose de digitaline

a) Lire attentivement les rapports médicaux et d'autopsies.

b) Où ont-elles été traitées et par qui ? Le moindre détail compte.

c) Demandes de mandats de perquisitions.

d) À voir : le profil psychologique du ou des médecins traitants.

e) Probabilité de récidives ?

Enquêteurs : Aya Diouf, Frank Régimbald, Léo N'Guyen et moi-même.

C'était clair net et précis. Cela s'appelait établir un tableau organisationnel. Le lieutenant y tenait mordicus et il n'avait pas tort. Ainsi tout le monde saurait qui ferait quoi, quand, pourquoi et comment.

"Ouin ben ... on a du pain sur la planche, nota le sergent-déetective Dave Sans-Souci. Excellent enquêteur, mais qui n'avait pas son pareil pour énoncer des évidences. Une remarque qui tomba complètement à plat. Personne ne la releva. Même Régimbald, qui n'était pas avare de commentaires déplaisants normalement, ne se donna pas la peine d'ouvrir la bouche. C'était tout dire.

.....

Vers la fin de la journée, on en savait un peu plus sur l'affaire des personnes âgées. Toutes, sans exception, avaient été traitées à la même clinique privée. Par le même médecin : un gériatre, le Dr. Simon Lavigne. Lequel, les dossiers médicaux le démontraient, avait prescrit de la digitaline à "titre préventif".

Les rapports d'autopsies confirmaient la mort par surdose de digitaline. Mais ne faisaient aucunement mention d'insuffisance cardiaque dans les quatre cas répertoriés. Le Dr. Simon Lavigne avait-il commis une erreur médicale ? Ou bien s'était-il volontairement trompé ? Là était la question.

La sergent-déetective Aya Diouf avait téléphoné à la clinique et après s'être identifiée, avait demandé à parler au Dr. Lavigne. Pour se faire répondre que le médecin n'exerçait plus dans la clinique depuis une semaine. Quand elle avait tenté de savoir pourquoi, la secrétaire avait refusé de donner le renseignement. Le Dr. Lavigne exerçait-il dans une autre clinique ?

Même refus de répondre : secret médical, protection de la vie privée et tout le bazar. Et qui gérait la clinique : un groupe d'investisseurs. Autant dire que, trouver quelqu'un qui répondrait aux questions, serait comme chercher une aiguille dans une botte de foin.

Qu'à cela ne tienne, on se rabattrait sur les "compétences transversales" du sergent-détective Léo N'Guyen, hacker émérite. Mais étant donné l'heure qu'il était, ça irait au lendemain. Parce que, figurez-vous, depuis quelques semaines, les heures supplémentaires n'étaient plus payées. Sauf en cas d'urgence.

Or présentement, il n'y avait pas d'urgence. Les personnes âgées étaient décédées et rien ne les ramèneraient à la vie. Pas même, un excès de zèle. Certes, il y avait une probabilité de récidives de la part de l'énigmatique Dr. Simon Lavigne, où qu'il soit rendu. Mais bon, on faisait avec ce qu'on avait. Et pour l'instant on avait rien ou presque.

Maintenant, qu'avait-on dans l'affaire du décapité ?

Premièrement, on attendait les mandats de perquisition pour aller passer au crible la maison de Ville de Mont-Royal ainsi que le bureau du 1000 Rue De Lagauchetière de feu Lucien Bergeron, comptable agréé.

D'autre part, les sergents-détectives Marie Garneau et Jérôme Vandal avait pris rendez-vous pour le lendemain avec son ex-femme. Une femme dont il était divorcé depuis plusieurs années mais qui pourrait peut-être donner quelques indices sur le caractère du bonhomme. Son meurtre pouvant avoir quelque chose de beaucoup plus personnel qu'il n'y paraissait à prime abord.

Donc deux enquêtes qui n'en étaient qu'aux premiers balbutiements.

Et ça, à quelques jours de Noël.

Conséquemment, avec les congés d'un peu tout le monde, la difficulté à joindre les gens au téléphone, les achats de dernière minute et tout le reste, il se pourrait fort bien que les deux enquêtes continuent à balbutier pendant un moment.

15

Le salon ressemblait à une chambre d'hôpital quand le lieutenant arriva chez lui. Zoé, Chloé et leur grand frère Nicolas, en pyjamas, enveloppés dans de chaudes couvertures en laine, étaient affalés dans le sofa. Tout en regardant la télévision, les trois grippés buvaient à petites gorgées le réconfortant bouillon de poulet maison que leur avait préparé l'incomparable Armande.

Pour le souper des adultes, Armande avait quand même trouvé le moyen d'apprêter des aubergines *alla parmigiana*. Les époux Lemelin-Denis mangèrent donc à la bonne franquette dans la cuisine (pas de chichi, ce soir-là) en compagnie de leur précieuse Armande.

.....

Vers 22h30 tout le monde était au lit. Même Kim. Elle devait se lever tôt le lendemain pour enregistrer une émission spéciale qui serait diffusée pendant le temps de Fêtes. Un seul membre de la maisonnée n'arrivait pas à s'endormir. Eh ben oui, c'était le lieutenant. Las de ressasser dans sa tête les hypothèses en lien avec ses deux enquêtes, il décida d'aller prendre une marche, histoire de s'éclaircir les idées.

Il neigeait à plein ciel. Néanmoins, il prit une longue marche sur la rue Saint-Denis. À cette heure tardive, la rue était presque déserte. Les habitués noctambules brillaient par leur absence. L'hiver qui s'installait pour de vrai devait les rendre frileux. Ce fut quand il revint vers sa maison du Carré Saint-Louis que l'incident se produisit. On lui tira dessus. La balle le rata de justesse.

Aussitôt, il se jeta par terre, dans la neige, et sortit son Glock 19.

Pourquoi avait-il glissé son arme de service dans la poche de son anorak avant de sortir ? Une prémonition ? L'instinct du policier ? Toujours est-il, qu'à travers les arbres dénudés du parc, il vit la silhouette d'un homme qui s'enfuyait.

Jugeant qu'il était inutile d'alerter tout le quartier, Alexandre Denis ne tira pas. Pas plus qu'il ne se lança à la poursuite de son assaillant. L'homme avait déjà disparu dans la nuit neigeuse de décembre.

Chose certaine, il ne s'agissait pas d'une erreur sur la personne. Il était le seul promeneur. On avait bel et bien tiré sur lui. Et pourtant, il n'avait pas l'habitude de prendre une marche le soir. Donc quelqu'un le surveillait. Alors qui ? Et pourquoi ?

La réponse la plus plausible était son enquête sur le décapité de la Rue de Lagauchetière, étant donné qu'il avait fait un appel à témoins à ce sujet. Tirer sur quelqu'un était sûrement le genre des Rick Vézina, Bob Guérin et autres bandits du réseau de narcotrafiquants La Pieuvre.

Mais eux, auraient-ils raté leur cible ? Sans doute pas.

À moins que ce soit un simple avertissement ? Vous savez : dans le style "mêle-toi pas de ça, sinon ..." Quoiqu'il n'était pas impossible que ce fut en lien avec l'enquête sur le décès de personnes âgées ? Une enquête non publicisée, mais une enquête tout de même. Ou bien peut-être que ça remontait à beaucoup plus loin ? Dans le passé, le lieutenant avait coffré un bon nombre de criminels qui ne le portaient sûrement dans leurs cœurs.

Au fond tout était possible ...

Alexandre Denis se perdait en conjectures pendant qu'il téléphonait au poste pour signaler l'incident et demander qu'on lui envoie du renfort. Au moins, pensait-il, avec un peu de chance, on pourra trouver la balle fichée dans un arbre et même une douille dans la neige. Après, il ne resterait qu'à faire examiner le tout au laboratoire par un expert en balistique. On saurait alors quel type d'arme avait été utilisé.

De retour chez lui, vers minuit, le lieutenant savait qu'il aurait du mal à dormir. Ce n'était pas la première fois qu'on tirait sur lui, mais ça n'était pas plus agréable pour autant. Si sa douce moitié avait été réveillée, elle lui aurait suggéré de prendre une tisane. Mais Kim dormait.

Au diable la camomille, se dit-il en se versant une bonne rasade de whisky, un alcool qu'il ne buvait qu'à de grandes occasions. C'en était une.

16

Le lendemain, la nouvelle de l'attentat contre le lieutenant était partout dans les journaux et les bulletins télévisés. Au Centre d'enquête, elle se répandit comme une traînée de poudre. Tout le monde (et pas seulement les membres de son équipe mais aussi les collègues des autres divisions) voulait connaître les détails. Le téléphone sonnait sans arrêt dans le bureau d'Alexandre Denis. Et son cellulaire émettait des bips très insistants.

Justement parlant de bips insistants, le lieutenant n'échappa pas à l'appel d'un certain commandant Brière. Lequel était dans tous ses états : "Dis-moi pas, maudit grand fendant, que tu t'es encore mis les pieds dans les plats !"

C'était la façon *brièreenne* de manifester de l'émoi. On pouvait ne pas apprécier, mais ça ne changeait rien à rien. D'ailleurs, le commandant continua sur le même tempo : "Ça t'apprendra à ne pas me donner de nouvelles."

"J'allais justement vous en donner, commandant, répliqua le "grand fendant". C'était archi-faux. Le lieutenant mentait comme un arracheur de dents. Manque de pot, le commandant n'était pas dupe : "Ouin ben, je veux te voir dans mon bureau cet après-midi 16h00. C'tu clair, ça !"

"Ça peut difficilement être plus clair, commandant, répliqua le lieutenant avec une pointe de sarcasme dans la voix. Les relations entre les deux hommes étaient établies sur un mode passif-agressif depuis longtemps. Et ni l'un ni l'autre ne cédait. Ne serait-ce qu'un pouce de terrain. Allez savoir pourquoi. Mystère et boule de gomme.

Eh merde ! pensa Alexandre Denis quand le commandant Brière mit brusquement fin à l'appel. Lui venait de se faire tirer dessus par on ne savait qui. Il avait deux enquêtes sur les bras. Il estimait avoir beaucoup mieux à faire ce jour-là que d'aller croiser le fer avec l'irascible commandant.

Mais bon ...

Plongé dans ses pensées, Alexandre Denis prit machinalement l'appel suivant. Eh merde ! se dit-il à nouveau. Au bout du fil, c'était un reporter spécialisé dans les faits divers. Un dénommé Charles Dumont. Un type auquel il avait toujours refusé d'accorder une entrevue d'ailleurs. Bon, il n'avait rien contre ces gens-là, il fallait bien qu'ils gagnent leur vie, mais pas à ses dépens. Comment l'importun avait-il obtenu son numéro de cellulaire ?

Réprimant une forte envie de lui fermer la ligne au nez, ce fut tout de même d'une voix glaciale qu'il lui dit n'avoir aucun commentaire à faire au sujet de l'attentat dont il avait été victime.

"Mais, je... " tenta Dumont.

Oh là, c'était un *mais, je...* de trop. Le lieutenant coupa la communication. Et tant pis si Dumont écrivait, dans sa feuille de chou, qu'il était "un ours mal léché".

17

Avant d'aller retrouver le commandant Brière au Quartier général, le lieutenant convoqua une réunion, histoire de faire le point sur les deux enquêtes en cours. Au moins, pensait-il, j'aurai des choses à dire à Brière pour lui clouer le bec. Si possible.

Les sergents-détectives Marie Garneau et Jérôme Vandal ouvrirent le bal.

Ils avaient rencontré Brigitte Labelle, l'ex-femme de Lucien Bergeron, le décapité de la Rue De Lagauchetière. Disons que cette dernière n'avait pas grand chose de bon à raconter sur feu son ex-époux.

"Apparemment, il la battait. Juste pour ça, le type méritait qu'on lui coupe la tête, grimaça Jérôme Vandal. Un commentaire un peu excessif mais que ses collègues, sans le dire tout haut, approuvaient entièrement.

"Brigitte Labelle nous a aussi parlé de Rick Vézina, fit Marie Garneau. Lucien Bergeron le fréquentait déjà à l'époque. Sans savoir que Vézina était membre d'un réseau de trafiquants de drogue, elle n'aimait pas du tout ce type-là. Elle le trouvait faux."

S'adressant aux deux sergents-détectives, le lieutenant demanda : "Vous êtes certains qu'elle ne savait rien des affaires de son ex ?"

"On est jamais vraiment sûrs, évidemment. En tout cas, quand on lui a montré la photo du décapité, elle l'a tout de suite identifié. C'est son ex. Elle n'avait pas vu passer la photo dans les médias, du moins c'est ce qu'elle nous a dit, répondit Jérôme Vandal.

"Elle a quand même semblé très ébranlée. Et non, ce n'est sûrement pas elle qui aurait commandé le meurtre, ajouta Marie Garneau.

"Je pense la même chose que Marie, renchérit Jérôme Vandal.

"Elle vous a donc paru sincère ? insista lieutenant. Il exigeait plus que des impressions. Il lui fallait de la "substance" ou quelque chose qui y ressemblait.

Marie Garneau expliqua : "Elle a refait sa vie avec un autre homme. Ils ont deux enfants de trois et quatre ans. Et franchement, elle en a plein les bras avec les deux petits. Non, lieutenant, elle n'a rien à voir dans tout ça. D'ailleurs, pourquoi après tant d'années aurait-elle voulu se venger !"

"Pourquoi en effet, reconnut le lieutenant. Autre chose à signaler ?"

"Rien en ce qui nous concerne pour le moment, affirma Marie Garneau.

"On va demander les mandats de perquisition pour la maison et le bureau de feu Lucien Bergeron. J'espère que ça va aller vite, soupira Alexandre Denis.

On fit une pause-café.

Au retour de la pause, le lieutenant s'adressa au sergent-détective Léo N'Guyen : "Et toi, Léo, qu'est-ce que ... hem ... tes compétences transversales ont donné en ce qui concerne le bon docteur Simon Lavigne ?"

Léo N'Guyen sourit : "Et bien, dit-il, le bon docteur vient d'ouvrir sa propre clinique sur la rue Laurier dans Outremont. À croire que prescrire des doses massives de digitaline, c'est pas mal payant !"

"Mouais. À part ça ?"

"Il a 51 ans, il est marié à une professeure de mathématiques au Cégep du Vieux Montréal. Ils ont trois ados. La famille habite sur l'avenue Bloomfield dans Outremont. La maison est payée. Le couple n'a pas de dettes."

"Mais ...?"

"Vous avez raison, lieutenant, il y a peut-être un "mais". Simon Lavigne a perdu ses parents à l'âge de huit ans. Il a été confié à la garde de ses grands-parents maternels avec lesquels il a vécu jusqu'à l'âge de vingt ans. Le grand-père était, lui-même, médecin."

"Les grands-parents sont décédés, j'imagine."

"Oui et de cause naturelle, tous les deux."

"Donc, le jeune Simon a pu subir un grand choc en perdant ses parents. Ouais ... "

"Et vous pensez que ça peut avoir un lien avec ... "

"Possible. Je pense surtout qu'on va lui rendre une visite de courtoisie, demain.

Régimbald tu m'accompagneras, décida le lieutenant.

Régimbald était celui qui avait tiré la sonnette d'alarme. Quoique en réalité, c'était plutôt son épouse la Dr. Monique Blais-Régimbald qui l'avait tirée. Mais comme enquêter n'était pas le rôle de cette dernière, Régimbald ferait l'affaire.

Or quand Alexandre Denis parlait de visite de courtoisie, ça voulait dire : "On t'a à l'oeil, mon gaillard". Oh ! rassurez-vous, la visite n'aurait rien à voir avec une séance de tabassage à coups de "poing américain" Bien sûr que non, voyons. Ce serait simplement une visite dissuasive. Polie mais ferme.

Parfois, la démarche fonctionnait.

Parfois, non.

18

Quartier général du SPVM, bureau du commandant Brière, 16h00.

"T'as appris à être à l'heure, maudit grand fendant."

"Je suis toujours à l'heure et vous le savez, commandant."

À entendre cette entrée en matière, on pourrait penser que la rencontre entre le lieutenant et son chef allait mal se passer. Eh bien, on se tromperait.

"Y fait pas chaud dehors, on se prend un bon café *latte*, fit le commandant en s'approchant de sa précieuse machine à café.

"Volontiers, répondit le lieutenant avec enthousiasme.

.....

"As-tu une idée de qui a tiré sur toi, Alexandre ? s'enquit le commandant Brière en prenant une gorgée de café *latte*.

"Plus j'y pense, plus je crois que c'est quelqu'un du réseau de narcotrafiquants La Pieuvre. Un tir d'avertissement, selon moi. Ils ne doivent pas voir d'un très bon œil qu'on enquête sur le meurtre du comptable, ricana Alexandre Denis.

"Bien d'accord avec toi. Donc ils te surveillent."

"Ça m'en a tout l'air. Mais la bonne nouvelle c'est qu'on a récupéré la balle et la douille. J'attends des résultats du labo. Quand on saura de quelle arme il s'agit, on aura une meilleure idée."

"Et si ils décidaient de ne pas rater leur cible, la prochaine fois ?"

"Je ne crois pas qu'ils iraient jusque là. Ça serait trop évident."

"Ouin ..."

"Et puis, ils vont peut-être prendre congé comme tout le monde durant le temps des Fêtes, plaisanta Alexandre Denis.

"Ha, ha, ha ... Toujours le mot pour rire, tu changes pas."

"Vaut mieux en rire, comme dirait l'autre."

"Mouais ... En tout cas, je vais augmenter le nombre de voitures de patrouille près de chez toi. C'est pas vrai que je vais perdre un de mes meilleurs enquêteurs."

"Merci pour le compliment, chef."

"Profites-en pendant que ça passe, mon grand fendant !"

Le lieutenant s'esclaffa : " N'empêche que j'ai besoin de mandats de perquisitions pour le bureau et la maison du comptable."

"Compte sur moi tu vas les avoir et vite."

"Merci, chef. Incidemment, j'en ai une bonne à vous apprendre. Le chef du réseau est nul autre que Thomas Nadeau. "

"Hein ! Pas le ..."

"Lui-même, commandant."

"Ben on aura tout vu, sacrement !"

"Bien d'accord avec vous, chef. Le "sacrement" en moins, sourit le lieutenant.

"OK, OK, tu saches pas, toi. Tout le monde ne peut pas être parfait comme toi, maudit grand fendant !" Il y avait de l'ironie dans la voix du commandant.

"À part ça, poursuivit-il, qu'est-ce qui se passe dans l'enquête sur la mort des personnes âgées ? Quand je pense à ma vieille mère qui va fêter ses 90 ans bientôt, ça me rend malade d'imaginer que ..." Le commandant devenait émotif.

"Oui, je comprends, fit sobrement le lieutenant.

Ensuite il résuma ce que Léo N'Guyen avait trouvé concernant le bon docteur Simon Lavigne, gériatre. "Avec Régimbald, je vais lui rendre une petite visite de courtoisie, demain, conclut-il.

"Ah bon ! Très bien ... Crois-tu vraiment qu'il aurait fait une erreur de diagnostic dans les quatre cas ?"

"Non. Mais, à moins qu'il avoue, on a pas de preuve. Donc, pour l'instant, on va lui servir un avertissement."

"Tu penses que ça va être suffisant pour stopper l'hémorragie ?"

"Je n'en sais rien, commandant, mais je l'espère."

19

Chez les Lemelin-Denis, les enfants étaient toujours grippés. Cependant, ce soir-la, ils mangèrent à table avec les adultes. Pour eux, le bouillon de poulet avait été remplacé par une soupe aux légumes maison.

Les adultes, qui n'était pas grippés eux, savourèrent l'une des tourtières qu'Armande avait préparées en prévision du temps des Fêtes. Avec une salade du chef en accompagnement.

Fait à noter, et ce n'était pas anodin, il ne fut nullement question de l'attentat contre le lieutenant. Mais ce dernier ne perdait rien pour attendre. L'orage éclata quand les enfants furent couchés et qu'Armande se fut retirée dans sa chambre.

"Pourquoi ne m'as-tu rien dit ce matin, reprocha Kim à son flic de mari.

"Te dire quoi exactement ?"

"Oh, je t'en prie, ne fais pas celui qui ne comprends pas !"

"Je ne voulais pas t'inquiéter, ma chérie, se défendit mollement Alexandre.

"Il n'y a pas de *chérie* qui tienne. Où penses-tu que je travaille !"

"À la télévision d'état, mais ..."

"Tout le monde parlait de l'attentat au bureau. Et moi, qui étais censée être au courant, je l'ai appris comme ça. Crois-tu que la nouvelle ne m'a pas inquiétée ?"

"Je ... j'aurais dû t'en parler. Je suis désolé."

"Mouais ... Et bien là, tu vas tout me raconter. Le quand, le pourquoi et le comment. Il me semble que j'y ai droit." Kim avait élevé la voix. Mauvais signe.

Kim, la douce moitié, pas si douce en ce moment, n'était vraiment pas contente. Avec raison, il faut le dire. Alexandre raconta. C'était ce qu'il avait de mieux à faire s'il ne voulait pas coucher dans le sous-sol.

"Et tu penses que ce n'est qu'un avertissement, fit une Kim radoucie quand il eut terminé son récit.

"Oui, c'est ce que je pense."

"Et que les membres du réseau de narcotrafiquants La Pieuvre ne vont pas récidiver, c'est bien ça ?"

"Exact."

"Ça ne me rassure pas du tout."

"Brière va augmenter le nombre de voitures de patrouille dans le coin. C'est autant de pris, non !"

"Mouais ... Ça vaut ce que ça vaut."

"Je sais, Kim. Mais c'est mieux que rien du tout. Tu ne crois pas ?"

"Je sens qu'on va passer un très beau temps des Fêtes avec cette épée de Damoclès sur ta tête, mon amour."

La crise était passée.

Alexandre ne coucherait pas dans le sous-sol. La menace de récidive des membres du réseau de narcotrafiquants la Pieuvre était toujours là. Mais pas dans le lit conjugal.

Soyons discrets.

20

La "visite de courtoisie" eut lieu le lendemain comme prévu.

Le docteur Simon Lavigne, gériatre, se montra affable. Au début du moins.

Il accueillit le lieutenant-détective Alexandre Denis et son collègue, le sergent-détective Frank Régimbald dans son bureau au décor luxueux. Murs d'un vert tendre, tapis beige en laine fait main, sofa en cuir souple, beige également, chaises ergonomiques, photos de diplômes au mur. Le tout d'un goût impeccable.

L'entrevue se passa bien jusqu'au moment où il fut question des prescriptions de doses massives de digitaline à des patients qui n'en avaient pas besoin.

"Quatre, plus précisément. Quatre patients qui en sont décédés. Que répondez-vous à ça ?" questionna poliment le lieutenant.

Le sourire de convenance du bon docteur Lavigne disparut comme par enchantement. Remplacé par un rictus de mépris : "Vous n'y connaissez rien. Vous venez me voir sans mandat. Sortez immédiatement d'ici, cracha-t-il mettant fin à l'entrevue.

.....

Sur le chemin du retour vers le Centre d'Enquête, le lieutenant demanda à son collègue : "Que penses-tu de notre nouvel ami le bon docteur Simon Lavigne, Frank ?"

"Coupable. Ça crève les yeux et je ..."

"Tu meurs d'envie de lui foutre ton poing sur la gueule et moi aussi. Sauf que ça ne nous avancera pas. Il nous faut prouver l'intention. Et à moins qu'il n'avoue ..." Le lieutenant laissa sa phrase en suspens.

"Avec ce qu'on a, on peut demander un mandat d'amener, lieutenant."

"C'est exactement ce que je compte faire. Mais n'oublions pas qu'on est le 22 décembre. Ça peut prendre du temps avant qu'on en obtienne un."

"Ouin ..."

Il ne restait plus qu'à s'armer de patience. De la patience, les enquêteurs en avaient à revendre. Surtout que, eux aussi allaient prendre quelques jours de congé.

21

Le 23 décembre, les mandats de perquisition pour la maison et le bureau de Lucien Bergeron, comptable agréé et néanmoins décapité, furent émis. Le lieutenant, en compagnie du sergent-détective Dave Sans-Souci et de deux techniciens de l'Identification judiciaire, se rendit d'abord au bureau du 1000 de la Rue De LaGauchetière. Au quinzième étage, plus précisément.

Le bureau de Bergeron était un petit local qui ne payait pas de mine. Un contraste frappant avec les bureaux, aux larges baies vitrées, des grandes entreprises situées au même l'étage. Dans le bureau de Bergeron, aucune secrétaire pour accueillir les visiteurs. Heureusement, le lieutenant avait pris la précaution de demander les clés au concierge. Le décor du local était minimaliste. Mobilier de bureau IKEA de base. Sur le bureau, un ordinateur. Quelques classeurs. Pas de chaises ergonomiques. Aux murs, rien du tout.

"Ça doit quand même coûter un bras pour louer cette armoire à balai, remarqua Sans-Souci. Le lieutenant sourit.

Bilan de la visite : Rien de suspect. Pas même dans l'ordinateur.

.....

En revanche, la visite à la maison de Ville de Mont-Royal fut très productive. Un peut trop, diraient certains. Tout d'abord, dans le téléphone portable du comptable décapité, le groupe d'enquête trouva la preuve qu'il détournait à son profit un 30,000.00\$ par ci, un 50,000.00\$ par là.

Des fonds que Lucien Bergeron aurait certainement mieux fait de ne pas détourner. Et si l'on en doutait encore, la suite de la visite prouva à quel point Bergeron aurait dû ne pas détourner ces sommes.

Ce fut dans le sous-sol que les enquêteurs trouvèrent le reste de son corps gisant dans une mare de sang coagulé. Et pas dans un bel état, on s'en doute. Malgré la décomposition normale après plusieurs jours, il était visible que le comptable avait été affreusement torturé avant de "perdre la tête" si l'on peut s'exprimer ainsi.

L'odeur était épouvantable. Et ce corps sans tête, c'était ...

À des moments comme ceux-là, Alexandre Denis regrettait son choix de jouer au flic de terrain. D'être près de l'action. Alors qu'il aurait pu rester peinard dans son bureau à attendre que ses collègues lui fassent leurs rapports.

Bon cela étant, il était là.

Sur une scène de crime, l'une des plus horribles qu'il ait vues depuis qu'il était policier. Réprimant une nausée, il appela immédiatement au poste pour qu'on lui envoie des flics en uniforme pour dresser le périmètre de sécurité et faire l'enquête de voisinage.

Dave Sans-Souci, qui n'avait pas prononcé une parole depuis la découverte du corps, lui dit : "Ça m'a tout l'air que ce sont les membres de La Pieuvre qui ont fait ça."

"Ouaip." Alexandre Denis pensait à ce que Pierre Galipeau lui avait raconté à propos de l'assassin de service, Bob Guérin, alias "Le Boucher". Pas très futé, une brute finie, lui avait dit son collègue en le décrivant. E bien, on ne le surnommait pas "Le Boucher" pour rien. Le crime semblait porter sa signature.

"Je me demande pourquoi la tête de Lucien Bergeron a été trouvée dans un sac-poubelle près de son bureau sur la Rue De Lagauchetière, fit Sans-Souci dont le teint était vert. Apparemment, le lieutenant n'était pas le seul à avoir la nausée.

"Bonne question, Dave, répondit ce dernier.

"On dirait qu'ils voulaient qu'on trouve la tête pour nous narguer, reprit Dave Sans-Souci.

Le lieutenant haussa les épaules : "On en sait rien, Dave."

"Au fond, ça n'a pas d'importance, c'est ce que vous pensez, lieutenant ?"

"C'est à peu près ça, oui."

"Vous avez sans doute raison, acquiesça le sergent-détective. Il n'y a rien à comprendre dans cette foutue affaire."

"Bien d'accord avec toi, Dave."

22

24 décembre, Centre d'Enquête, Place Versailles.

L'enquête de voisinage n'avait rien donné. Aucun des voisins du comptable agréé décapité n'avait vu quoi que ce soit d'anormal. Évidemment, les membres du réseau La Pieuvre qui avaient fait le coup (c'était eux, on en doutait plus) ne s'étaient pas annoncés en claironnant : "Coucou, on vient torturer et décapiter Lucien Bergeron."

Et si, par malheur, quelqu'un les aurait vus entrer chez le comptable, il ou elle ne serait probablement plus de ce monde pour en témoigner. Pas de doute, les membres de La Pieuvre n'entendaient pas à rire. Ils étaient, sans conteste, des pros redoutables.

Et pour les indices de leur passage dans la demeure, on repassera. Il n'y en avait pas. Manifestement, ils avaient effacé toutes leurs traces. Le seul ADN trouvé près du cadavre était celui du défunt froidement assassiné.

Bref, dans les deux enquêtes en cours, l'équipe du lieutenant connaissait les coupables. Sauf qu'on avait pas de preuves tangibles à faire valoir. Et comme tout le monde, y inclus Alexandre Denis, prenait congé pour quelques jours, les preuves tangibles, s'il y en avait, attendraient leur retour pour être trouvées. Même chose pour le résultat de l'examen balistique de la balle et la douille trouvées dans le parc lors de l'attentat contre le lieutenant.

Vers 15h30, l'équipe d'enquête eut une visite surprise. Celle du commandant Brière avec trois bouteilles de champagne et un grand contenant en plastique plein de petits sandwiches "pas de croûte" préparés par madame Brière.

"Bon ben, c'est l' temps de fêter, les enfants, claironna le commandant. Du Brière, pur jus. Imprévisible, tonitruant, généreux à ses heures.

Les sandwiches étaient délicieux. On porta un toast à la santé de madame Brière, qui n'était pas là. Mais qui était probablement l'artisane de cette fête improvisée. On mangea, on but, on rigola, on discuta de tout en évitant de parler boutique.

Vers 17h30, il ne restait plus une goutte de champagne pas plus que de sandwiches pas de croûte. Le temps était venu pour le commandant de s'éclipser : "N'oubliez pas de rentrer au travail le 28, les enfants, fit-il, la voix légèrement pâteuse. Une recommandation parfaitement inutile, mais que "les enfants" lui pardonnèrent dans les circonstances.

.....

Avant la fermeture des magasins, le lieutenant eut tout juste le temps de se précipiter dans les boutiques de la Place Versailles pour effectuer ses achats de cadeaux. Des achats de dernière minute : un cliché. Mais bon, c'était comme ça.

Il arriva chez lui avec les cadeaux emballés, enrubannés. Tout le kit, quoi.

Pour les jumelles, des poupées Barbie. Le lieutenant trouvait ça idiot mais il n'était pas une fillette de six ans. Pour Nicolas, une vidéo d'un groupe musical heavy metal montréalais : "Dead brain cells". Pas son genre de musique, mais le lieutenant n'avait pas quinze ans. Pour Armande, une jolie broche vintage en forme de coeur.

Et pour Kim, son épouse adorée, un bracelet en or serti d'un saphir; une pierre précieuse de la couleur de ses yeux. Une folie, bien sûr.

Mais il n'y avait rien de trop beau elle.

23

28 décembre, Centre d'Enquête.

Tout le monde était de retour tel que prévu. Tout le monde avait bien fêté pendant ces quelques jours de congé; jours négociés par la Fraternité des policiers, au cas où vous poseriez la question. Et même si vous ne la posez pas.

Or pendant que les enquêteurs festoyaient chez eux, d'autres avaient travaillé.

Ainsi l'équipe avait reçu le résultat de l'examen balistique concernant l'arme utilisée pour l'attentat contre le lieutenant. La balle et la douille provenaient d'un revolver, une arme utilisée par les mafieux. Un Glock 43 appelé Mafia gun dans le jargon du milieu interlope. Donc plus de doute, les membres du réseau La Pieuvre n'étaient pas heureux qu'on enquête sur eux. Cela établi, on faisait quoi ?

Eh bien, entre la distribution des cadeaux, la dinde avec sauce aux canneberges, la tourtière et le ragoût de boulettes, le tout cuisiné par la merveilleuse Armande, Alexandre Denis avait tout de même pris le temps de réfléchir à "on fait quoi".

Tant et si bien qu'à la réunion de planification, il aborda le sujet du trafic de drogue d'entrée de jeu : "Étant donné qu'ils sont à la solde d'un cartel mexicain, ils doivent recevoir des livraisons de drogue de temps à autre. Je suppose qu'ils ont un endroit de prédilection pour le point de chute. Il nous faut le trouver. Les prendre sur le fait, je ne vois pas d'autre solution. Quelqu'un a une autre idée, demanda-t-il à la ronde.

Personne n'avait d'autre idée.

Pas même l'ombre du soupçon d'une idée.

En voyant ses collègues affalés sur leurs chaises, le lieutenant se dit qu'ils n'étaient pas encore tout à fait remis des trois jours de congé. Soupirant, il s'adressa au sergent-détective Dave Sans-Souci : "Toi qui a travaillé sur une affaire de trafic drogue dans le passé, as-tu encore des contacts dans le milieu ?"

"Vous voulez dire des indics ?"

Bon de la sémantique maintenant, songea le lieutenant. Il soupira à nouveau : "Si tu y tiens, Dave, des indics ?"

"J'en ai deux, si ils sont encore en vie, répondit laconiquement Sans-Souci.

Bien qu'il était sur le point de perdre patience, le lieutenant se retint :

"Si ils sont encore en vie, peux-tu demander à l'un, l'autre ou les deux, s'ils auraient, par hasard, entendu parler d'une importante livraison de drogue, s'enquit-il le plus aimablement qu'il put.

"Je vais voir ce que je peux faire, lieutenant."

La réponse manquait d'énergie, Alexandre Denis proposa de prendre une pause-café. Ça urgeait.

Au retour de la pause, le lieutenant aborda l'épineuse question de la mort de personnes âgées et par ricochet celle du bon docteur Simon Lavigne, gériatre.

"Je vais voir avec Brière pour obtenir un mandat d'amener, fit-il. Il faut absolument lui faire cracher le morceau à celui-là. Avant qu'il se trompe encore de posologie, disons-le comme ça."

"On pense que notre "visite de courtoisie" n'a pas suffi à casser son élan, commenta Frank Régimbald.

"C'est en effet préférable de ne prendre aucune chance avec lui ... Même si on doit employer la méthode forte pour le questionner."

"La méthode forte, yesss !" Frank Régimbald en salivait déjà.

"Enfin, pas trop forte mais un peu forte, précisa le lieutenant. Sur cette déclaration un tant soit peu sibylline, il mit fin à la réunion.

24

28 décembre, le soir, chez les Lemelin-Denis.

Zoé, Chloé et Nicolas n'étaient plus grippés. C'était une bonne nouvelle. Pour le reste, il y avait de l'excitation dans l'air. On attendait les grands-parents Lemelin. Michèle et Jacques Lemelin. Ils vivaient en Mauricie et arrivaient le lendemain pour passer quelques jours chez leur fille à l'occasion du Jour de l'An.

Bien entendu, il n'y avait qu'Alexandre qui avait repris le collier. Kim et les enfants étaient encore en congé. Donc beaucoup d'effervescence dans la demeure.

Ce soir-là, pour le souper, Armande avait réussi à apprêter les restes de dinde. Elle avait cuisiné un chili à la dinde et au piment *chipotle* en sauce. Un plat exotique qui plut même aux enfants et évita les : "Ouache, pas encore de la dinde !"

Plus tard dans la soirée, les époux Lemelin-Denis passèrent au salon, histoire de finir la bouteille de Pinot Noir entamée au souper.

"Comment s'est passé ton retour au travail, demanda Kim à son chéri.

"Un peu difficile au début. J'avais l'impression de m'adresser à une bande de zombies, plaisanta Alexandre.

"Incroyable ce qu'un congé de trois jours peut faire, s'amusa Kim.

"Heureusement, fit Alexandre, après une double dose de café tout le monde a refait surface."

"Donc, tes deux enquêtes avancent."

"Hum ... "avancent" est un bien grand mot, mais voici ce que j'ai proposé ..."

Alexandre parla de son intention de surprendre les membres de La Pieuvre en flagrant délit de trafic illicite.

"C'est un projet ambitieux, tu ne trouves pas, s'inquiéta Kim. La réaction de sa douce manquant d'enthousiasme, Alexandre tenta de plaider sa cause : "Je ne prétends pas démanteler le réseau, mais c'est, à mon avis, la seule façon de pratiquer une brèche dans leur business. D'avoir le plaisir d'en taxer quelques-uns "d'ordures coupeurs de têtes" et d'arriver à les faire condamner pour meurtres et tentative de meurtre."

"Et de les empêcher de couper ta tête, mon chéri !" Y avait-il une pointe d'ironie dans la voix de Kim ?

En tout cas, Alexandre répliqua sur le même ton : "Comme tu es morbide, mon amour ! Mais oui, je préférerais évidemment qu'ils n'y pensent même pas."

"Et tu trouves ça drôle !"

"Que veux-tu que je fasse à part en rire ... un peu jaune, j'en conviens."

"Mouais ... Et l'enquête sur la mort des personnes âgées ?"

"Je vais demander un mandat d'amener pour le bon docteur Simon Lavigne, gériatre. Bien entendu, quand Brière reviendra au travail le 2 janvier."

"Ah parce que Brière est encore en congé !"

"Eh oui, c'est un patron, lui, ricana Alexandre.

Cette fois, Kim ricana aussi : "Tchin, Tchin, fit-elle en levant son verre de Pinot Grigio. Alexandre fit de même : Tchin, Tchin.

Dans tous les cas de figure, rien n'était réglé. Mais avec une touche d'humour, même grinçant, la pilule passait mieux.

25

Début janvier, les grands-parents Lemelin étaient repartis en Mauricie. Les jumelles, Zoé et Chloé, avaient repris le chemin de l'école primaire. Nicolas, leur grand frère, le chemin du collège et Kim celui de la télévision d'état.

Au SPVM, le commandant Brière était à nouveau à pied d'oeuvre.

Bref, la vie avait repris son cours.

Quoique pas pour tout le monde.

Car, figurez-vous, une cinquième personne âgée était décédée d'une surdose de digitaline. La fameuse "visite de courtoisie" du lieutenant-détective Alexandre Denis et du sergent-détective Frank Régimbald n'avait pas donné de résultat, hélas.

Cette fois, un mandat d'amener pour le bon docteur Simon Lavigne, gériatre, s'imposait. Ce fut le commandant Brière, lui-même, qui en prit l'initiative. Il le fit, à sa manière, lors d'une rencontre avec le lieutenant dans son bureau du Quartier général. Avant même que ce dernier eut à réclamer ledit mandat, le fougueux commandant s'écria : "Ben, hostie de tabarnak. Faut arrêter ça tout de suite, maudite marde !"

La remarque, ainsi formulée, se passait de commentaire.

Le lieutenant se garda bien d'en faire.

"Bon, on va demander un mandat d'amener au plus sacrant pour le chriss de chien sale." Ensuite, fidèle à son rituel, Brière offrit de préparer des cafés *latte*. Une offre que le lieutenant accepta volontiers. Les cafés servis, il dit : "J'ai déjà préparé l'affidavit, vous n'avez qu'à le signer, commandant."

"Parfait ... Incroyable quand même l'arrogance de ce type-là, remarqua Brière en prenant une gorgée de café.

"L'arrogance et peut-être un besoin irréprensible, fit Alexandre Denis.

"Tu veux dire qu'il ne peut pas s'empêcher de tuer ?"

"C'est une hypothèse, en tout cas. Comme vous le savez, il a perdu ses parents quand il avait huit ans. Par la suite, il a été confié à la garde de ses grands-parents maternels. À ce moment-là, il a peut-être eu un conflit avec eux. De quelle nature, je n'en sais rien mais ..."

"Mais assez pour qu'il ait une dent contre les personnes âgées ? C'est pas de la psychologie à deux sous, ça !"

"Peut-être. Mais on en saura plus quand je le questionnerai."

"Tu penses être en mesure de le faire avouer ?"

"Je vais prendre les moyens qu'il faut, commandant."

"Les moyens qu'il faut ? Tu vas quand même pas le tabasser, j'espère."

"Est-ce que j'ai l'habitude de tabasser les gens que j'interroge, commandant ?"

"Non, mais ..."

"Rassurez-vous, on ne sera pas accusés de brutalité policière si c'est ce que vous craignez."

"Mouais ... Le commandant n'était pas convaincu. Il lorgna longuement son subordonné qui demeurerait imperturbable. Puis : "Et pour l'autre enquête, celle concernant la tête trouvée dans un sac-poubelle ? Où en es-tu ?"

"J'ai rédigé un rapport concernant la découverte du corps du comptable agrée dans le sous-sol de sa maison. L'avez-vous lu ?"

"Oui, c'est macabre comme c'est pas possible. Mais tu ne m'as pas dit ce que tu comptais faire avec ça."

"Vous étiez en congé."

"C'est vrai. Fait que ... ?"

"Et bien voici ... " Une fois de plus, le lieutenant résuma son projet de surprendre des membres du réseau La Pieuvre en pleine livraison de drogue : "Sans-Souci s'occupe de trouver où et quand elle aura lieu, compléta-t-il.

"Ouais ... tu vas devoir y aller avec des membres du SWAT."

"Évidemment."

"Ouin ... Ce qui veut dire des dépenses que je vais devoir justifier."

"C'est votre rôle, il me semble, commandant."

"Ben oui, ben oui, c'est mon rôle, tabarnak ! T'en parles à ton aise, c'est pas toi qui va avoir à se battre avec la Direction pour dégager un budget. "

Le lieutenant aurait pu riposter "Je suis simplement un de ceux qui vont risquer leur peau dans l'aventure", mais il jugea préférable de ne rien dire. Pour ne pas briser l'harmonie, toute relative, du moment.

26

Le mandat d'amener pour le bon docteur Simon Lavigne ne fut pas émis "au plus sacrant" comme le souhaitait le commandant Brière. Il fut émis trois jours plus tard. Un samedi. Un jour de tempête de neige par-dessus le marché.

Le lieutenant-détective Alexandre Denis et le sergent-détective Frank Régimbald durent donc braver la tempête pour aller cueillir Simon Lavigne, chez-lui. Devant sa femme et ses trois ados abasourdis. C'eut été préférable de l'arrêter à son bureau pour éviter d'infliger ce spectacle disgracieux à sa famille, qui n'y était pour rien, mais les détectives n'avaient pas eu le choix. Que voulez-vous, il était urgent de mettre un terme aux ardeurs meurtrières du gériatre, tueur en série.

Or comme il fallait s'y attendre, le bon docteur résista à l'arrestation : "Mais de quel droit, hurla-t-il quand Régimbald lui passa les menottes et qu'Alexandre Denis lui récita le code Miranda : "Simon Lavigne, je vous arrête pour les meurtres de ... Vous avez le droit à un avocat ... Si vous n'en avez pas, un avocat vous sera commis d'office ... Et ainsi de suite.

Vu l'heure qu'il était, 17h00, l'interrogatoire fut reporté au lendemain, dimanche. De toute manière, le lieutenant estimait qu'une première nuit en cellule pouvait ramollir les neurones des plus résistants.

Quand il rentra à la maison, il neigeait encore et le lieutenant dut pelleter l'entrée pour garer sa voiture. C'était ennuyeux mais pas autant que de passer la nuit derrière les barreaux.

27

Salle d'interrogatoire numéro 3, dimanche matin.

"Bien dormi, docteur Lavigne ? s'enquit Alexandre Denis d'entrée de jeu.

De toute évidence, le prisonnier n'avait pas bien dormi. Il était pâle à faire peur. Il avait les yeux cernés d'un type qui n'avait pas fermé l'oeil de la nuit. C'était exactement l'état dans lequel le lieutenant le voulait.

Qui plus est, Simon Lavigne n'avait pu rejoindre son avocat; lequel était en vacances en Floride pour quelques jours. Comme c'est dommage, pensait ironiquement le lieutenant en posant la question suivante : "Si je ne m'abuse, vous avez bien prêté le serment d'Hippocrate, docteur Lavigne ?"

Pas de réponse, mais un regard assassin.

"Et corrigez-moi si je me trompe, le serment d' Hippocrate est le texte fondateur de la déontologie médicale, non ?"

Pas de réponse et même regard assassin.

Se tournant vers le sergent-détective Frank Régimbald, présent à l'interrogatoire, Alexandre Denis spécifia : "Il me semble que parmi les règles du serment d'Hippocrate, il y a : "Je ne provoquerai jamais la mort délibérément. Je préserverai l'indépendance nécessaire à l'accomplissement de ma mission. C'est bien ça, Frank ?"

"C'est tout à fait ça, lieutenant, approuva Régimbald se prêtant au jeu, un sourire aux lèvres. Le lieutenant sourit aussi : "Une mission des plus nobles, n'est-ce pas docteur Lavigne ?"

Simon Lavigne ne souriait pas du tout, lui.

"D'ailleurs, reprit le lieutenant, une mission qui était également celle de votre grand-père, n'est-ce pas docteur Lavigne ?"

Le prisonnier battit des paupières. Alexandre Denis sut qu'il venait de toucher un point sensible. Que son hypothèse était la bonne : "Vous n'aimiez pas votre grand-père, docteur Lavigne, fit-il sur un ton compatissant.

Autre battement de paupières. Plus prononcé cette fois.

"Dites-nous ce qui c'est passé quand vous êtes allé vivre chez vos grands-parents à l'âge de huit ans, continua le lieutenant du même ton compatissant.

"Je ... je ne les aimais pas, gémit Simon Lavigne d'une voix presque enfantine.

Dans l'heure qui suivit les détectives assistèrent, muets, à la description d'un véritable cas de maltraitance d'enfant. À la moindre occasion, le grand-père battait, enfermait le jeune Simon dans un placard pendant des heures. Un enfant déjà traumatisé par la mort de parents qu'il adorait. La grand-mère, témoin des punitions injustes infligées à son petit-fils, ne disait mot.

Qu'on lui ait volé son enfance n'excusait en rien le sort que le gériatre réservait à ses patients, mais cela l'expliquait. Quand il passa aux aveux, disons à sa décharge, que le docteur Simon Lavigne ne tenta pas de justifier, non seulement les cinq meurtres déjà répertoriés, mais la dizaine d'autres qui étaient passés sous le radar au fil des années.

Le médecin reprit le chemin de sa cellule, la tête basse. Une cellule qu'il ne quitterait pas de sitôt. Triste. Mais c'était ce qui arrivait quand on se laissait envahir par la haine au point de tuer des personnes innocentes pour se venger d'une injustice.

Après le départ du médecin, tueur en série, Alexandre Denis et Frank Régimbald quittèrent le Centre d'enquête, satisfaits d'avoir mis un terme à l'hécatombe. Sans pavoiser pour autant. Tous deux penseraient longtemps à l'enfance volée du jeune Simon ainsi qu'au monstre dévoré de haine qu'il était devenu.

28

La résolution de l'enquête concernant la mort d'une quinzaine de personnes âgées par surdose de digitaline fit grand bruit dans les médias et sur les réseaux sociaux. Tous les ingrédients y étaient. Un médecin, tueur en série. Une enfance malheureuse et tout le reste. Soudain, tout le monde se souciait des vieux. Alors qu'en temps normal, on parlait rarement d'eux dans les médias. La plupart des vieux finissaient leurs jours dans un hospice ou dans un CHSSLD, sans tambour ni trompette.

Bien sûr, parmi les journalistes, il existait quelques exceptions à la règle.

L'une de ces exceptions à la règle était l'épouse du lieutenant, Kim Lemelin, animatrice d'une émission d'affaires publiques à la télévision d'état. Elle avait, dans le passé, consacré une série d'émissions à leur sujet. Inutile de dire, qu'elle demeurerait toujours préoccupée du sort qui leur était réservé.

"Une quinzaine de personnes âgées ont perdu la vie, je ne lui trouve aucune excuse à ce médecin. C'est un monstre, s'exclama-t-elle avec véhémence en se référant à certains commentaires en faveur du gériatre sur les réseaux sociaux, un soir où le couple Lemelin-Denis commentait les événements.

"Tu as raison, Kim, c'est un monstre. Mais c'est quand même un gâchis tout ça. La perte de ses parents, son enfance malheureuse auprès de grands-parents indignes de ce nom. Ça ne l'excuse pas. Mais ... ça explique en partie ce qu'il est devenu. Tu ne trouves pas ? demanda Alexandre se faisant l'avocat du diable.

"Oui, évidemment, c'est triste, convint Kim.

"Et c'est probablement ce que son avocat va évoquer comme circonstance atténuante à son procès, ajouta-t-elle.

"Probablement. Mais nous avons en preuve les rapports d'autopsies d'au moins une quinzaine de personnes âgées, sans compter ses aveux. Alors ..."

"Tu penses qu'il va être condamné à perpétuité ?"

"Je n'en sais rien. Mais j'espère qu'il va l'être."

"Je l'espère aussi."

29

Quartier général, bureau du commandant Brière.

"Un maudit chien sale de moins en liberté. Je souhaite qu'il crève en prison ce tabarnak-là, commenta le commandant alors qu'il prenait un café *latte* avec le lieutenant. On aura compris que commandant faisait référence à l'arrestation du docteur Simon Lavigne, gériatre et tueur en série.

C'était fait dans des termes un peu drastiques pour les chiens(sales ou pas), mais Alexandre Denis laissa filer. Pas la peine de dépenser de la salive inutilement, pensa-t-il.

"Pis, comment va ton enquête sur la tête trouvée dans un sac-poubelle, s'enquit Brière qui ne perdait pas le nord pour autant.

"Pour l'instant, ça ne va pas fort, commandant."

"Ben voyons, qu'est-ce que vous fichez à vous tourner les pouces, vous autres !"

"On ne se tourne pas les pouces et vous le savez très bien, répliqua le lieutenant.

"Ben dans ce cas-là, éclaire ma lanterne parce que j' suis un peu mêlé, moi."

"Vous devez vieillir, commandant, plaisanta le lieutenant.

"Niaise-moi pas, mon grand fendant !"

C'était dit sur un ton badin. Mais étant donné que le sens de l'humour du commandant avait des limites, très limitées, le lieutenant redevint sérieux : "Sans-Souci n'a pas encore réussi à joindre ses indics. Mais ça ne devrait pas tarder, dit-il avec une assurance qu'il n'éprouvait pas. Mais ça ne coûtait pas cher de faire semblant.

"Es-tu en train de me dire que les affaires sont au ralenti dans le milieu ?"

Le commandant était septique. Il n'avait pas tort d'ailleurs.

"Disons que, dès qu'il est question des activités du réseau de narcotrafiquants La Pieuvre, les gens deviennent frileux."

"Ils doivent avoir un site Internet. Tout le monde en a un. Pourquoi pas eux."

"Pensez-vous sérieusement qu'ils afficheraient une date de livraison de leur marchandise sur un site que tout le monde peut consulter, commandant ?"

"Pas vraiment, non. Mais t'as pas dans ton équipe hem ... quelqu'un qui ..."

"Vous parlez de piratage informatique. Il me semble que d'habitude vous n'aimez pas qu'on emploie certaines méthodes, hem... parallèles, commandant."

"Ouais, mais là on peut faire une exception, décréta Brière sans sourciller.

Une exception, et ben dis-donc !

"Ils ont certainement un logiciel de communication, c'est un outil numérique indispensable de nos jours. Mais dans leur cas, il est sûrement encodé, répondit Alexandre Denis. "Ce ne serait pas prudent d'essayer de le décrypter. Ils doivent avoir à leur emploi un ou des spécialistes qui verraient l'intrusion et sauraient d'où ça provient. Et c'en serait fait de notre projet."

"Ah ! tu crois que ..."

"Eh oui commandant. Alors pour savoir où et quand ils reçoivent leur marchandise on fait mieux de recourir aux bonnes vieilles méthodes. Le bouche à oreille, quoi."

"Mais tu dis que les gens sont frileux quand il s'agit du réseau La Pieuvre."

"Oui, je sais. Mais je fais confiance à Sans-Souci pour retrouver ses indics. Et en convaincre un de travailler pour nous."

"Si tu le dis. En tout cas, en attendant, je maintiens la surveillance policière près de chez toi, Alexandre. On ne sait jamais, ils peuvent encore tirer sur toi."

"C'est une possibilité, en effet, chef."

"En tout cas, arrange-toi pour ne plus sortir prendre une marche le soir tard, bougonna le commandant en se levant d'un bond.

"On prend un autre café *latte*, ajouta-il.

C'était un ordre.

Une façon typique qu'avait le commandant d'exprimer de la sollicitude envers son subordonné. Le lieutenant accepta le deuxième café *latte*.

Il n'avait pas le choix.

30

Dans les jours qui suivirent, des événements regrettables vinrent perturber la vie chez les Lemelin-Denis. Tout d'abord, Nicolas, le fiston, se fractura le métatarse du pied gauche en jouant au basket-ball, dans une aréna, lors d'un match inter-collégial. Une fracture sérieuse qui nécessita la pose d'un plâtre et une immobilisation complète de plusieurs jours. Et ce, avant de pouvoir marcher avec des béquilles pendant une période allant de quatre à douze semaines.

Le fiston n'était pas heureux, c'était le moins qu'on pût dire. Quand même, tout le monde était aux petits soins avec lui. Armande lui prépara les plats qu'il aimait. Les jumelles Zoé et Chloé dessinèrent des cœurs sur son plâtre. Kim et Alexandre ne lésinèrent pas sur le "renforcement positif". De plus il eut la visite de ses meilleurs amis, Zach et Loïc. Sans oublier sa "blonde" Noémie qui vint tous les jours lui apporter les travaux scolaires à faire pendant son absence forcée.

Même Horace, le chien, et Fusain, le chat, n'étaient pas indifférents. Fusain venait sentir le plâtre, puis retournait sur son coussin, très perplexe. Horace, lui, montait la garde auprès de son jeune maître comme pour le protéger d'une invasion quelconque.

Côté "renforcement positif" Nicolas reprit la guitare qu'il avait délaissée au profit des jeux vidéo. Chose qui n'était pas pour déplaire à ses parents, évidemment. D'autant que Nicolas possédait un réel talent de guitariste de blues. Certes, il n'était pas Jimi Hendrix, Eric Clapton ou Keith Richards (du moins pas encore), mais il n'avait que quinze ans. Avec une pratique quotidienne, il s'améliorait considérablement.

Tout ça pour dire qu'au même moment, le président des U.S.A. un type sans foi ni loi, mégalomane et tout ce que tu voudras, récemment réélu pour un second mandat, imposait des tarifs douaniers exorbitants à la moitié de la planète, dont le Canada.

Des tarifs douaniers défiant toute logique. Une guerre commerciale sans précédent qui plongeait les marchés boursiers en chute libre. Pour les petits épargnants, c'était la catastrophe. Dans les médias, il n'était plus question que de guerre économique et d'indices boursiers.

Le Nasdaq, le Dow Jones et ainsi de suite étaient scrutés à la loupe par les investisseurs. Les commentateurs de tout acabit se perdaient en conjectures et en analyses du comportement erratique dudit président qui pondait des décrets comme une poule pas de tête.

Par chance, les Lemelin-Denis n'avaient aucun placement en Bourse. Ils avaient des placements bancaires à rendement modeste, mais sécuritaires. N'empêche que, comme tout le monde, ils craignaient une récession.

Or ne voilà-t-il pas que ledit président déclare un moratoire de 90 jours sur certains tarifs. Et boum, les indices boursiers remontent. Pour un jour seulement. Le temps pour le président et ses riches amis de s'enrichir davantage. Alors que les petits épargnants s'appauvrissaient encore plus.

C'était ce dont le couple Lemelin-Denis discutait un soir en prenant une tisane avant d'aller au lit.

"Ça pue le délit d'initié à plein nez. En tout cas, ceux qui ont réélu ce bonhomme-là, commencent à s'en mordre les doigts, ricana Alexandre.

"Eh oui. Il y a des manifs partout aux U.S.A. et sur la planète. Malheureusement, il est en place pour quatre ans, déplora Kim.

"Ouaip, quatre longues années, renchérit Alexandre.

Kim s'apprêtait à surenchérir quand un bruit effroyable se fit entendre à l'extérieur. C'était une déflagration.

Causée par une bombe.

L'enquête qui s'ensuivit démontra que la bombe avait été placée sous la voiture du lieutenant garée devant sa demeure.

La voiture était une perte totale, mais fort heureusement, personne n'avait été blessé. Comment ne pas interpréter l'événement comme un second avertissement du réseau de narcotrafiquants La Pieuvre.

Que se passerait-il la prochaine fois ?

Chez les Lemelin-Denis, on ne dort pas beaucoup cette nuit-là.

31

Centre d'Enquête, salle de réunion.

L'enquête sur la mort de personnes âgées résolue, le gériatre tueur en série sous les verrous, l'équipe du lieutenant au complet planchait désormais sur le mystère de la tête trouvée dans un sac-poubelle derrière le 1000 Rue De Lagauchetière.

Un mystère qui n'en était plus un puisque ... Primo : la tête avait été identifiée comme étant celle du comptable agréé Lucien Bergeron qui avait payé de sa vie ses petits tours de passe-passe avec de l'argent qui ne lui appartenait pas. Deuzio : on avait retrouvé son corps mutilé dans la cave de sa demeure (la tête et le corps maintenant réunis et entreposés dans un tiroir à la morgue). Tertio : on avait la certitude que le réseau de narcotrafiquants La Pieuvre était en cause dans cette sordide affaire.

Que ses membres utilisent ou non une tronçonneuse pour couper des têtes n'était pas encore prouvé. Cependant les enquêteurs jugeaient que ce détail avait une importance relative.

Par ailleurs, le second attentat contre le lieutenant, ou plutôt contre sa voiture, prouvait par A plus B que le multimilliardaire Thomas Nadeau, chef du réseau, commençait à sentir la soupe un peu trop chaude à son goût.

L'ennui dans ce déplorable incident était que le lieutenant devrait s'acheter une autre auto. Mais il était vivant. Ce qui n'était quand même pas négligeable.

Bon cela dit, qu'arrivait-il des recherches menées par le sergent-détective Dave Sans-Souci pour retrouver ses deux indics.

Et bien toujours rien.

Alors de deux choses l'une. Soit les deux types, trop frileux pour parler, se terraient dans une cabane au fond des bois, ou soit ils gisaient au fond du fleuve Saint-Laurent, les pieds dans le ciment. Les délateurs ne faisaient pas de vieux os dans le milieu interlope.

Dave Sans-Souci privilégiait la deuxième hypothèse : "Selon moi, ils sont morts, dit-il à ses collègues. Tout le monde hocha la tête en guise d'assentiment.

"Il nous faut absolument savoir où et quand il reçoivent des livraisons de drogue, fit le lieutenant. Puis se tournant vers le sergent-détective Léo N'Guyen : "Penses-tu que tu pourrais utiliser tes... hum... compétences pour accéder à leurs ordinateurs sans qu'ils s'en aperçoivent ? demanda-t-il en dernier recours.

"Je peux essayer, lieutenant. Mais c'est à nos risques et périls, admit N'Guyen.

"Ouais, je sais. S'ils s'en aperçoivent on peut dire adieu à l'effet de surprise."

"Exactement."

Le lieutenant prit alors une décision qu'il regretterait peut-être. Mais il voulait en finir à tout prix avec cette histoire. L'épisode de la bombe l'avait ébranlé plus qu'il ne voulait en convenir devant les membres de son équipe :

"Essaie quand même, Léo, dit-il.

32

Le même jour, Quartier général, bureau du commandant Brière.

Le commandant Brière et le lieutenant-détective Alexandre Denis prenaient le rituel café *latte*. C'était à la demande expresse de son chef, que le lieutenant était là en fin d'après-midi.

Pour tout dire, le commandant était très inquiet de la tournure des événements. D'abord son subordonné se faisait tirer dessus, ensuite une bombe éclatait sous sa voiture. Brière avait beau être qui il était, mal engueulé, colérique, il avait le cœur à la bonne place. "J'ai décidé, fit-il, de maintenir une surveillance de 24 heures sur 24 devant chez toi, Alexandre."

"Merci commandant, répondit le lieutenant, reconnaissant.

"Je devine que tu crains qu'ils s'en prennent à ta famille, c'est bien ça ?"

"Oui, c'est bien ça, convint le lieutenant.

"Tu veux toujours poursuivre l'enquête malgré tout ?" Ce n'était pas dans les habitudes de Brière de donner le choix à ses subordonnés. Le lieutenant hésita un court instant avant de répondre : "Oui, commandant."

"La Brigade des stupéfiants avec Pierre Galipeau pourrait prendre la relève."

Le lieutenant avait un ego. Peut-être pas démesuré mais assez gros quand même. Décevoir ses coéquipiers en s'avouant vaincu. Renoncer, pas question.

"Je sais. Mais n'oublions pas qu'un homme a eu la tête coupée à la tronçonneuse et qu'il appartient aux Homicides de trouver le ou les coupables, s'entêta-t-il.

"Mouais ... Donc, si je comprends bien, c'est une lutte à finir entre toi, Thomas Nadeau et son réseau La Pieuvre."

"Ça en a tout l'air."

"Ouin ... J'aime pas ça du tout. J'ai un mauvais pressentiment et ..."

"Je n'aime pas pas ça, non plus, commandant. Mais il faut en finir avec cette histoire. Et pour connaître où et quand ils auront leur prochain arrivage de drogue, j'ai déjà demandé à N'Guyen de tenter d'accéder à leurs ordinateurs, coûte que coûte."

"Et s'ils s'en rendent compte, tu vas faire quoi ?"

"On avisera en temps et lieu."

"Tu me fais suer et pas juste un peu, maudit grand fendant !"

Le lieutenant ne trouva rien à rétorquer. Il avait parlé avec beaucoup plus d'assurance qu'il n'en éprouvait. Avait-il raison de s'obstiner à vouloir mettre un terme aux activités illégales de Thomas Nadeau et de son réseau La Pieuvre ? N'était-il pas un peu présomptueux ? Et s'il échouait, qui en paierait le prix ?

33

Ce soir-là, résidence de Thomas Nadeau dans Westmount.

Ce que le lieutenant et son chef le commandant Brière ignoraient (et qu'ils auraient été plutôt amusés d'apprendre) était que tout ne tournait pas rond dans la vie conjugale du multimilliardaire. De fait, Thomas Nadeau passait un très mauvais quart d'heure. Son épouse Alicia, l'ancienne mannequin vedette, le confrontait.

Alicia, qui était loin d'être bête, l'avait fait suivre par un détective privé. Lequel avait dévoilé le pot aux roses. Non seulement son cher époux la trompait, mais il se livrait à des activités illicites.

Le couple se faisait face dans leur somptueux salon du plus pur style Art déco. Alicia avait étalé sur la table à café des photos compromettantes. On y voyait Nadeau s'entretenant amicalement avec des gens à l'allure très louche. De l'argent passait de main en main. Puis, et c'était ce qui avait fait débordé le vase, on l'apercevait dans la rue embrassant à pleine bouche une splendide jeune femme, la top model Ciara Rossi.

"Je sais maintenant que tu n'es qu'un vulgaire dealer de drogue qui fait semblant d'être un bon gars. Tu me fais vomir, cracha Alicia. "Et s'il n'y avait que ça, peut-être que je fermerais les yeux, quoique c'est loin d'être certain. Mais tu me trompes avec cette traînée de Ciara Rossi. Et ça, c'est non, non et non."

"Calme-toi, ma chérie, protesta Thomas Nadeau. "Ciara et moi, ce n'est pas sérieux. Tu sais que je t'aime."

"Tu es minable avec tes excuses. Une fille à laquelle tu paies un appartement !"

Thomas Nadeau tenta de prendre sa femme dans ses bras.

Alicia le repoussa durement : "C'est elle ou c'est moi, est-ce clair ?"

"Mais ..."

"Il n'y a pas de *mais* qui tienne. Tu la quittes, sinon je vais à la police avec les photos et tout le dossier. Quelque chose me dit que la police sera très intéressée."

Thomas Nadeau, peu habitué aux ultimatums, surtout venant de son épouse, était bouche bée. Cependant, un observateur averti aurait aperçu une dangereuse lueur dans ses yeux. Alicia, aveuglée par la colère, ne vit rien.

34

Une semaine plus tard, le sergent-détective Léo N'Guyen, en dépit de ses compétences transversales, n'avait toujours pas trouvé le moyen de s'introduire incognito dans les ordinateurs du réseau La Pieuvre. Or, demander aux spécialistes en informatique de la Police scientifique de faire la recherche était hors de question.

Moins il y aurait de gens au courant, mieux ce serait. En tout cas, c'était ce que pensait le lieutenant-détective Alexandre Denis. Lequel n'avait pas encore trouvé le temps de se magasiner une nouvelle auto.

Il se déplaçait donc dans une voiture de police banalisée. Ce matin-là, il était en route pour le Centre d'Enquête quand il eut un appel du commandant Brière. Que lui voulait le commandant ? Le lieutenant ne tarda pas l'apprendre.

Il devait se rendre Rue Sherbrooke Ouest dans un appartement où une femme avait été découverte morte dans son bain. Une mort suspecte selon la pathologiste judiciaire et conjointe de Léo N'Guyen, Nora Gauvin déjà sur place.

En arrivant, le lieutenant apprit que c'était le père de la victime, qui avait fait la découverte. Le pauvre homme complètement dévasté était assis dans le salon. Questionné brièvement, il dit, entre deux sanglots, que sa fille ne répondait pas à ses appels depuis quelques jours, il était venu aux nouvelles.

Le concierge lui avait ouvert la porte de l'appartement avec un double de la clé. Fait à noter et le lieutenant ne manqua pas de le noter, il n'y avait aucune trace d'introduction par effraction.

Dans la salle de bain, on avait vidé l'eau du bain mais on avait laissé le corps **in situ**, c'est-à-dire qu'on ne l'avait pas déplacé. La jeune femme gisant dans le bain, ses longues jambes repliées, présentait des brûlures cutanées caractéristiques : "Elle a été électrocutée, annonça Nora Gauvin.

"Avec ? s'enquit le lieutenant.

"Probablement le séchoir à cheveux qu'on voit sur la console près du bain."

Le lieutenant hocha la tête : "Le coup classique, quoi. Quelqu'un l'a branché, jeté dans l'eau du bain pendant qu'elle y était."

"Oui. Je ne vois pas d'autre explication."

"À quand remonte la mort selon toi, Nora ?"

"Environ trois jours, avança la pathologiste.

Le corps fut emporté à la morgue. Des empreintes digitales furent relevées un peu partout par deux techniciens de l'Identification judiciaire appelés sur les lieux par le lieutenant. Le séchoir à cheveux fut soigneusement mis dans un sac en plastique épais et transparent. Les empreintes et le séchoir à cheveux seraient analysés par la Police scientifique.

Alexandre Denis ne fondait pas beaucoup d'espoir sur ce qu'on découvrirait mais cela devait être fait quand même. Très perplexe, il reprit le chemin du Centre d'Enquête emportant avec lui l'ordinateur portatif et le téléphone cellulaire de la victime.

Lui qui, voilà quelques jours, ne connaissait même pas le nom de la top model Ciara Rossi, venait de faire sa connaissance. Morte à 23 ans, assassinée dans son bain. Son corps meurtri figé dans une pose éternelle.

Qui avait intérêt à ce qu'elle meure ? Qui ? Et pour quelle raison ?

35

En arrivant au Centre d'Enquête, le lieutenant demanda à Léo N'Guyen de laisser tomber provisoirement ses recherches sur les ordinateurs du réseau La Pieuvre, pour se concentrer sur l'examen du contenu de l'ordinateur et du portable de Ciara Rossi.

Pour Alexandre Denis c'était ce qui pressait le plus. Découvrir qui était la top model dans l'intimité. Si, selon la presse à potins, Ciara était bel et bien la maîtresse de Thomas Nadeau, peut-être, y aurait-il là quelques indices ?

Dans une enquête, le moindre détail comptait.

.....

Le lendemain matin, le lieutenant se rendit dans la Petite Italie où le père de Ciara possédait une épicerie. Alfredo Rossi le reçut chez lui, dans l'appartement qu'il occupait au-dessus de son commerce. Le lieutenant nota le décor surchargé où dominaient les tons de beige, taupe, vert et rouge foncé. Aux murs des photos de famille. En vedette, Ciara enfant, adolescente, adulte.

L'homme s'était quelque peu ressaisi. Mais perdre sa fille unique, avait laissé des traces indélébiles sur son visage ravagé.

Après lui avoir à nouveau offert ses condoléances, Alexandre Denis lui posa les questions qu'il n'avait pu lui poser la veille. Les circonstances ne s'y prêtant pas.

D'entrée de jeu, monsieur Rossi lui apprit que son épouse, la mère de Ciara, était décédée deux ans auparavant des suites d'une longue maladie. L'homme s'exprimait en français avec un léger accent italien.

"Vous avez demandé au concierge de vous ouvrir la porte de l'appartement de Ciara, hier. J'en conclus qu'elle était fermée à clé quand vous êtes arrivé, c'est bien ça ?"

"Oui, lieutenant."

"Quel était l'état de vos relations avec votre fille, monsieur Rossi ?"

"Nous étions très proches. Elle venait souvent me visiter et on s'appelait presque tous les jours. Elle était tout ce qu'il me restait depuis le décès de sa mère, précisa Alfredo Rossi, les larmes aux yeux.

"Je comprends, fit le lieutenant. Puis, au risque de passer pour une brute, il se résigna à poser la question suivante : "La rumeur veut qu'elle aurait été la maîtresse de Thomas Nadeau, le multimilliardaire, étiez-vous au courant ?"

"Malheureusement, oui. Je n'étais pas d'accord et elle le savait. Mais elle était amoureuse de cet homme. Elle croyait qu'il allait quitter sa femme pour l'épouser. Il le lui avait promis en tout cas."

"J'ai noté que l'appartement de votre fille est plutôt chic. Ciara était très connue, mais avait-elle les moyens de payer un appartement aussi dispendieux ?"

"Nadeau le lui avait acheté."

"Savez-vous qui avait la clé de l'appartement à part votre fille et le concierge ? "

"Nadeau en possède une, évidemment. Je ne vois pas qui d'autre. Même moi, je n'en ai pas. Comme ça avec sa clé, Nadeau pouvait la surprendre à tous moments. Et Ciara trouvait ça tout à fait normal." Monsieur Rossi hocha tristement la tête.

"Depuis quand Ciara y habitait-elle ?"

"Depuis un an. Avant elle habitait ici et ç'aurait dû rester comme ça. Mais elle était majeure, déplora le père de Ciara avec une grimace qui en disait long sur ce qu'il pensait de la vie qu'avait menée sa fille.

"Ciara était une bonne personne mais elle était jeune, naïve et ..." Le père de Ciara Rossi laissa sa phrase en suspens. Il avait fondu en larmes.

.....

De sa rencontre avec Alfredo Rossi, le lieutenant retint trois éléments.

D'abord l'amour inconditionnel que le père avait pour sa fille. Son chagrin, incommensurable. Ciara Rossi, enfant, avait dû être une fillette rieuse, innocente. Comment réagirait-il, lui, si ses jumelles qu'il adorait, faisaient des mauvais choix quand elles seraient grandes et qu'il apprendrait que ...?

Ensuite, monsieur Rossi ignorait tout des "activités parallèles" de Thomas Nadeau, sinon il en aurait parlé.

Finalement un autre détail et non le moindre, Thomas Nadeau avait acheté l'appartement pour Ciara. Il possédait une clé. Il pouvait donc s'y introduire à tout moment. Surprendre sa maîtresse dans le bain et ...

36

Comme l'avait subodoré le lieutenant, les empreintes recueillies dans l'appartement de Ciara Rossi, ne révélèrent rien du tout. Quoique pas tout à fait. Car, même si le séchoir à cheveux avait été soigneusement essuyé, on avait oublié d'essuyer la prise électrique dans la salle de bain.

Il y avait là une belle empreinte de pouce. Encore fallait-il trouver à qui appartenait la mystérieuse empreinte. Autre élément, le rapport d'autopsie confirmait la mort par électrocution. Laquelle remontait à trois jours avant la découverte du corps, comme l'avait évalué la pathologiste judiciaire Nora Gauvin.

Au Centre d'enquête, en examinant le contenu de l'ordinateur et du téléphone portable de la top model, le sergent-détective Léo N'Guyen avait trouvé quelques détails concernant l'Agence de mannequins qui gérât sa carrière, courriels et messages textes, en plus d'une série de photos la montrant lors de séances de poses pour divers magazines. Dont le très réputé Harper's BAZAAR.

De son vivant, Ciara était d'une beauté rare. À la fois svelte et voluptueuse, ses longs cheveux auburn aux reflets cuivrés roulant sur ses épaules ou coiffés en savants chignons, elle mettait en valeur les vêtements griffés qu'elle portait divinement.

C'était bien joli mais s'il n'y avait eu que ça, c'eut été décevant pour les enquêteurs. Or dans ses courriels, N'Guyen avait aussi noté que Ciara ignorait totalement les "activités parallèles" auxquelles se livrait son amant. Mais oui, Thomas Nadeau lui promettait de divorcer pour l'épouser.

Ciara était convaincue qu'il le ferait. Pourquoi ne l'aurait-elle pas cru. Il la comblait de cadeaux, lui roucoulait des mots d'amour en veux-tu en v'là. Eh oui, quand on a 23ans, que l'on est célèbre comme elle l'était, Ciara était narcissique. Elle était dans le paraître, non pas dans l'être. Elle n'avait pas la maturité émotive pour lire entre les lignes. Était-ce ce manque de perception qui lui avait coûté la vie ?

Fait intéressant cependant et Léo N'Guyen l'avait noté : la top model avait une amie proche avec laquelle elle échangeait fréquemment des messages textes. Il s'agissait d'une certaine Dominique Bédard, 25 ans, mannequin comme elle, quoique un peu moins connue. S'il y avait là une piste, Alexandre Denis allait la suivre.

37

Le lieutenant rencontra Dominique Bédard dans son condo du centre-ville. Elle le reçut dans un salon d'inspiration orientale. Alexandre Denis se trouva ridicule en s'asseyant tant bien que mal dans un divan recouvert d'un jeté de satin jaune or et garni de coussins décoratifs en soie multicolore.

Pour sa part, Dominique Bédard, pieds nus, en jeans slim et sweat-shirt *oversized*, s'assit en tailleur sur un tapis persan Vintage où dominaient des teintes de bleu. Dominique était une beauté blonde, aux traits fins, au teint diaphane, aux yeux d'un gris très pâle. Des yeux présentement empreints de tristesse.

Elle arrivait, expliqua-t-elle, d'un séjour de deux semaines à Paris où elle avait participé à des séances de photos pour plusieurs magazines, dont le magazine Elle. C'était à son retour qu'elle avait appris la nouvelle de la mort de Ciara.

"Sa mort me bouleverse, évidemment ... Je l'avait pourtant prévenue que ça finirait mal son histoire avec Thomas Nadeau ... Elle ne voulait rien entendre, déplora la jeune femme en pinçant ses lèvres pulpeuses.

"Pourquoi pensiez-vous que son histoire finirait mal, s'enquit le lieutenant.

"Jamais il n'aurait quitté sa femme pour épouser Ciara."

"Ah bon !"

"Remarquez que je ne pensais pas que ça finirait par un meurtre mais ..."

Visiblement, Dominique Bédard avait des choses à dire mais n'osait pas.

Le lieutenant attendit en silence.

Par expérience, il savait que peu de gens résistent à un silence qui s'éternise. Au bout d'un moment sa patience fut récompensée.

Dominique s'exprima : "Je connais des gens qui ont fréquenté le couple Nadeau à une époque. Selon eux, Alicia, la femme de Nadeau, est une vraie tigresse. Une ancienne mannequin d'ailleurs. Elle a fait un beau mariage avec un homme extrêmement riche et y tient. Possessive à l'extrême avec lui. Donc supposons qu'elle se soit rendue compte que son homme la trompait et qu'elle ait appris avec qui ..."

Cette fois, les points de suspension étaient révélateurs.

"Vous pensez qu'Alicia aurait voulu que Ciara disparaisse ?"

"Elle ou lui. Peut-être qu'elle lui avait donné à choisir."

S'extirpant des coussins en soie multicolore, le lieutenant se leva : "Vous avez un esprit de déduction étonnant, mademoiselle Bédard, fit-il.

"Vous vous moquez de moi, protesta la top model.

"Pas vraiment. Un conseil, ne parlez à personne de votre hypothèse, mademoiselle Bédard, ce ne serait pas prudent."

"C'est-à-dire ..." Dans les yeux d'un gris très pâle, il y avait un éclair de compréhension.

Le lieutenant songeait qu'hypothèse ou pas, en qualité d'amie proche et confidente de Ciara Rossi, Dominique Bédard pouvait courir un danger : "J'irai même plus loin, dit-il, n'ouvrez votre porte qu'à des personnes que vous connaissez très bien."

Alexandre Denis n'aimait pas ce qu'il faisait. Effrayer des gens innocents n'était pas dans sa nature. Mais quand il le fallait, il le fallait.

Dominique Bédard s'était levée aussi. Debout elle était très grande. Si elle avait porté des talons hauts, elle aurait presque atteint les six pieds, trois pouces et des poussières du lieutenant : "Vous ... vous m'inquiétez, murmura-t-elle.

"Écoutez, je vous laisse ma carte avec mes coordonnées au bureau et à la maison. Vous pouvez m'appeler à toute heure du jour ou de la nuit."

Dominique Bédard prit la carte dans ses longs doigts fuselés : "Pourquoi autant de précautions, demanda-t-elle, curieuse. De toute évidence, elle ignorait ce que Thomas Nadeau traficotait dans ses temps libres.

"Tout ce que je peux vous dire pour le moment est que Thomas Nadeau *est* un homme dangereux. Et je ne plaisante pas, croyez-moi, ajouta le lieutenant.

"Je vous crois. Dans ce cas, je vais demander à mon fiancé de venir habiter ici. De toute manière, nous nous marions bientôt."

"Ah, très bien. Je vous souhaite beaucoup de bonheur, mademoiselle Bédard."

"Je conserve précieusement vos coordonnées au cas où, fit pensivement la top model, future mariée.

Une fois sorti de l'appartement, Alexandre Denis souhaita intérieurement Bonne chance au fiancé de la très belle Dominique Bédard avec le divan recouvert de satin jaune or et garni de coussins en soie multicolore.

38

L'enquête concernant l'assassinat de Ciara Rossi piétinait.

Tout d'abord, dans la Banque nationale de données génétiques, on avait pas trouvé de correspondance à l'empreinte du pouce sur la prise électrique. Malheureusement l'assassin n'était pas fiché.

De fait, l'enquête se résumait à la possession de trois clés MEDECO. Celles que possédaient Ciara, Thomas Nadeau et le concierge. Or on ne recopiait facilement ce type de clés ultra-sécuritaire. Pour le faire, il eut fallu la signature de l'un ou l'autre des détenteurs. Ce qui ne s'était pas produit.

Les détectives avaient éliminé le concierge de la courte liste des suspects. L'homme n'avait pas même commis une infraction au code de la route. De toute manière, il était nouvellement marié et avait sûrement des activités plus agréables que de monter à l'appartement de Ciara pour la trucher. Ne restait qu'un ou possiblement une coupable. Thomas Nadeau lui-même ou son épouse, la très possessive Alicia. Laquelle aurait pu s'emparer de la clé de son mari à l'insu de ce dernier.

Cependant, s'attaquer immédiatement à Nadeau ou à son épouse aurait compromis les chances de l'équipe d'enquête de surprendre son réseau de narcotrafiquants (poseurs de bombes, coupeurs de têtes et autres gentilles) sur le fait.

Il était donc préférable d'attendre. D'autant que le sergent-détective Léo N'Guyen pensait avoir trouvé un moyen de s'introduire dans les ordinateurs de La Pieuvre sans être découvert. Il y travaillait avec ardeur.

À temps perdu (comme s'il en avait à perdre) le lieutenant-détective Alexandre Denis faisait la tournée des concessionnaires automobiles dans l'espoir de trouver une voiture qui lui convenait au plus bas prix possible. Ce qui était loin d'être évident avec l'augmentation des tarifs douaniers imposés par l'insupportable président des U.S.A.

Un beau jour de janvier, le lieutenant eut un appel du commandant Brière qui le sommait de "se rapporter au plus sacrant" à son bureau du Quartier général.

C'était une sommation que l'on ne pouvait ignorer. Il faut dire que, depuis la découverte du corps de Ciara Rossi dans sa baignoire, le lieutenant n'avait donné aucune nouvelle à son chef, pas plus qu'il n'avait rédigé de rapport.

Oups !

39

Cette fois, pas de café *latte* de bienvenue. L'accueil était d'une froideur à pierre fendre. Même la super-cafetière, sur son socle, semblait bouder Alexandre Denis. Lequel comprit vite qu'il n'y en aurait pas de facile, ce jour-là.

"Encore une fois, faut que j'apprenne dans les journaux ce qui se passe. Là c'est trop. J'exige des explications. Et vite à par ça, c'tu assez clair."

Pour être clair, c'était clair.

Le lieutenant aurait pu répondre que son fils Nicolas avait un pied dans le plâtre, que sa femme Kim était en reportage à Ottawa en vue des prochaines élections fédérales. Qu'il cherchait une auto pour remplacer celle qu'il avait perdue dans une attaque à la bombe, mais il n'en fit rien.

Pas son genre de se chercher des excuses quand il avait tort : "Je reconnais que j'aurais dû vous donner signe de vie, commandant, admit-il sobrement.

"Ouin." C'était un *ouin* significatif. Plein de ressentiment. Le commandant Brière n'était vraiment pas content.

Le lieutenant donna alors à son chef toutes les explications qu'il aurait dû fournir depuis le meurtre de la top model Ciara Rossi. Sa rencontre avec le père de la victime ainsi que celle avec la top model Dominique Bédard, l'amie intime. Ce que l'un et l'autre lui avaient appris sur Thomas Nadeau, sa liaison avec Ciara. Sans oublier la jalousie malade d'Alicia, la femme de Nadeau : "On a un seul indice. Une empreinte de pouce sur la prise de courant dans la salle de bain. Mais aucune correspondance."

Brière, qui avait écouté attentivement sans interrompre, décongelait légèrement :
"Pas de correspondance dans la Banque de données génétiques, c'est bien ça ?"

"C'est bien ça, commandant."

"Donc en plus d'être un bandit, Nadeau se paye une top model célèbre. Y a rien de trop beau pour ce câlisse d'enfoiré-là."

"Je ne vous le fais pas dire, commandant, approuva le lieutenant."

"Et tu penses que c'est lui ou sa femme ou les deux qui l'auraient tuée ?"

"Il n'y avait aucune trace d'effraction. Et Nadeau était le seul à part Ciara et le concierge à avoir une clé de l'appartement."

"La femme de Nadeau avait un motif de vouloir la mort de Ciara Rossi. Mais lui quel aurait été son motif ?"

"Franchement, je ne crois pas que la femme de Nadeau soit directement impliquée dans le meurtre de sa rivale. Mais peut-être savait-elle des choses concernant les activités, disons, parallèles de son mari et le faisait chanter. Et comme ce type-là n'a aucune morale, que tuer des gens qui ne font pas son affaire ne le dérange pas, il aura éliminé Ciara devenue encombrante, non. "

"Ouin." Déjà le *ouin* était moins plein de rancune : "Donc tu préfères attendre pour le coincer. Pis tu mets l'enquête concernant la tête trouvée dans un sac-poubelle sur la glace, c'est bien ça ?"

"Comme je vous l'ai dit, Léo N'Guyen pense avoir trouvé un moyen de s'introduire dans les ordinateurs de La Pieuvre, sans être repéré. Il y travaille en tout cas. Et quand il y parviendra on saura tout ce qu'il faut savoir sur les activités du réseau. Et c'est à ce moment-là qu'on agira."

"Je te rappelle que la surveillance de 24 heures sur 24 devant chez toi nous coûte très cher. Une surveillance que *je* dois justifier devant l'État major et c'est pas facile tous les jours."

"Oui je sais et je vous en remercie une fois de plus, commandant."

"Ouin." Peu à peu le *ouin* se détendait. C'était bon signe. Le lieutenant en profita pour poser la question suivante : "Avez-vous une meilleure solution pour prendre les membres de La Pieuvre en flagrant délit de trafic de drogue?"

"Et leur faire avouer le meurtre du comptable agréé, les attaques contre toi et tout le reste."

"Bien entendu."

Le commandant demeura silencieux un moment. Semble-t-il qu'il n'avait pas de meilleure solution : "Ouin." Là, le *ouin* était dubitatif. "C'est quand même un hostie de tabanark de pari risqué. J'aime pas ça du tout."

"Oui, c'est risqué. Mais "qui ne risque n'a rien", commandant."

"Ouin, ouin, ouin."

Ce jour-là, dans la bouche du commandant, un triple *ouin* signifiait la fin des hostilités : "On va prendre un café *latte* pour digérer tout ça."

Ouf, pensa le lieutenant : "Excellente idée, chef !"

40

Ce soir-là chez les Lemelin-Denis, on faisait la fête. Kim revenait d'Ottawa après un court séjour de deux jours pendant lesquels elle avait réalisé quelques entrevues. À voir la réaction des jumelles, qui ne la quittaient pas d'une semelle, on eut dit qu'elle s'était absentée pendant un mois. Même Nicolas, toujours immobilisé avec son pied dans le plâtre, lui avait composé une musique de bienvenue qu'il interpréta à la guitare en chantonnant.

Pour l'occasion, Armande avait préparé un délicieux ragoût de veau aux olives vertes et poivrons rouges servi sur un lit de riz sauvage. Pour le dessert, une tarte au citron, le dessert favori de Kim.

Une fois, les festivités terminées, les jumelles couchées, Nicolas dans sa chambre à texter à Noémie, Armande retirée dans ses quartiers généraux (il s'agissait d'une chambre avec boudoir aménagés sous les combles), le couple Lemelin-Denis alla au salon terminer la bouteille de Côtes de Provence entamée au souper.

Kim résuma son séjour à Ottawa en parlant de la fébrilité qui y régnait à quelques jours des élections. Pour les entrevues, Alexandre n'aurait qu'à les écouter à la diffusion. Ce qu'il ne manquerait pas de faire, évidemment.

"Et toi, demanda Kim, comment va ton enquête sur le meurtre de Ciara Rossi ?"

"Je pense que Thomas Nadeau a fait le coup." Et Alexandre d'expliquer pourquoi il ne procédait pas à une arrestation dans l'immédiat.

Ensuite, il narra son entrevue avec le commandant Brière. Au vu de la nature du personnage, ces rencontres étaient souvent cocasses. Celle du jour en était un bon exemple : "Comme je ne lui avait pas parlé depuis le meurtre de Ciara Rossi, il n'était pas très heureux. C'est le moins de le dire, s'esclaffa Alexandre.

"Pas de café *latte* de bienvenue, j'imagine, s'amusa Kim.

"Oh non ! C'était glacial, au début du moins. Mais peu à peu, la glace fondait. Avec lui, la patience finit toujours par payer."

"Au fond, tu l'aimes bien ton patron."

"Aimer bien, le terme est un peu fort. Disons que je l'apprécie. C'est un homme fondamentalement bon et efficace la plupart du temps."

"Donc... ?"

"Donc, il maintient la surveillance de 24 heures sur 24 devant la maison. Même s'il n'a pas raté l'occasion de me signaler que ça coûte cher. Qu'il doit se battre avec la Direction pour leur faire avaler la pilule."

"Apparemment, une pilule qui fonctionne puisque rien ne s'est produit depuis l'attentat à la bombe."

"En effet."

"Brière est-il toujours d'accord avec ton projet de surprendre les narcotrafiquants de la Pieuvre la main dans le sac, disons-le comme ça ?"

"Oui, mais avec un gros bémol. Il trouve, et je le cite, que c'est un hostie de tabarnak de pari risqué."

Kim pouffa : "Il ne change pas, ce brave commandant."

"Non. Alors, que veux-tu, on s'habitue, rigola Alexandre.

"Et toi, reprit Kim, trouves-tu toujours que c'est la bonne marche à suivre ?"

"Hum ... fit Alexandre après un moment d'hésitation, Léo N'Guyen pense qu'il va réussir à s'introduire dans les ordinateurs du réseau."

"Tu ne réponds pas à ma question, insista Kim.

"Mmmm ..." Alexandre reconnaissait bien là le ton de l'intervieweuse pugnace à laquelle on ne la faisait pas. Le ton qui lui valait d'être la meilleure journaliste d'enquête au Québec. Avec Brière, il pouvait réussir à donner le change, démontrer de l'assurance alors qu'il n'en éprouvait pas tant que ça, mais pas avec sa tendre moitié.

"C'est la moins pire des solutions, se défendit-il.

"Je vais te surprendre, mon chéri. Mais pour une fois, je suis d'accord avec Brière. C'est un pari risqué."

"Les jurons en moins, j'espère !"

"Les jurons en moins, évidemment, sourit Kim.

"Oui, c'est risqué, reprit Alexandre, Mais comme ils savent qu'on enquête sur le meurtre du comptable agréé, ils ne nous fichent pas la paix de toute manière. Alors autant prendre les devants."

"Mouais ... c'est une façon de voir les choses." Visiblement, Kim n'était pas éblouie par la façon de voir les choses de son cher époux.

Rompant le silence qui s'ensuivit, Alexandre s'empressa de terminer le récit de sa rencontre avec son patron sur une note amusante. "Brière a fini par m'offrir un café *latte* "pour digérer tout ça", ce sont ses mots."

Kim ne put retenir un éclat de rire.

Vers 23h30, la bouteille de Côtes de Provence vidée, le couple Lemelin-Denis monta se coucher, main dans la main. Nul doute, le couple allait célébrer à sa manière le retour de Kim au bercail.

41

Deux jours plus tard, le sergent-détective Léo N'Guyen s'introduisait dans les ordinateurs de la Pieuvre. Sans être repéré, semblait-il. Un tour de force qui tenait du miracle. L'équipe lui fit une ovation debout.

Cependant et même s'il avait applaudi, le lieutenant-détective restait prudent; il ne croyait pas aux miracles. Mais comme il ne connaissait que dalle aux subtilités de la détection cybernétique, il cacha son appréhension. Ce n'était pas le moment de saper le moral des troupes, Ce n'était jamais le moment. Encore moins cette fois, pensait-il.

Bon cela établi, l'équipe savait maintenant qu'une importante livraison de drogue aurait lieu dans deux semaines et où elle se tiendrait. Il s'agissait d'un entrepôt situé dans l'est de la ville. Un entrepôt appartenant, comme par hasard, à ce cher Thomas Nadeau.

Tiens donc !

"Je parierais ma chemise qu'on va y trouver une tronçonneuse, remarqua le sergent-détective Sans-Souci.

Là, tout le monde était d'accord.

Déjà, le lieutenant songeait à toutes les démarches à accomplir pour mettre son plan à exécution. Prendre les membres de La Pieuvre en flagrant délit, ce n'était pas rien. Une opération de cette envergure nécessitait une préparation minutieuse.

Et oui, le projet était ambitieux, dangereux.

Et oui, il n'était pas certain d'y arriver.

Mais les jeux étaient faits, il ne pouvait plus reculer.

Il lui fallait donc rédiger les affidavits, obtenir les mandats de perquisition, rencontrer le commandant Brière et le convaincre d'affecter des membres du SWAT(Unité d'intervention spécialisée dans les situations à haut risque) pour les accompagner, lui et quelques membres de son équipe d'enquête.

Encore là, ce serait délicat. Il ne pourrait ignorer les membres féminins de l'équipe. À savoir les sergents-détectives Marie Garneau et Aya Diouf. Il devrait user de diplomatie pour ne pas être accusé de discrimination. Ce qui ne manquerait pas de se produire s'il ne choisissait que des hommes. On était en 2025 que diable !

Bref, le lieutenant avait du pain sur la planche.

.....

Tôt, le lendemain matin, un corps affreusement mutilé était découvert dans un condo de luxe du Plateau-Mont-Royal. Le corps d'un homme dans la mi-quarantaine. Lequel, de toute évidence, n'atteindrait jamais la cinquantaine.

Vérifications faites, il s'agissait de Rick Vézina membre éminent du réseau de narcotrafiquants La Pieuvre et bras droit de Thomas Nadeau.

Oups !

Le lieutenant, ses affidavits rédigés, prêts à être signés par le commandant Brière avec lequel il avait rendez-vous, dut remettre sa rencontre à une date ultérieure. Avec l'aval de son patron qui lui dit au téléphone : "On se verra une autre fois. Occupe-toi de ça d'abord, câlisse."

Le *câlisse* était de trop, mais bon ...

42

Le meurtre avait été perpétré durant la nuit. C'était la femme de ménage qui avait fait la découverte. La pauvre femme était encore sous le choc quand le lieutenant se pointa. Pas étonnant à voir l'état du salon où le corps de Rick Vézina gisait.

On eut dit un abattoir. Vézina était assez costaud et manifestement, il y avait eu lutte. Le sang avait giclé partout. Sur les murs, sur les meubles renversés. Le tapis persan imbibé de sang, avait l'air d'un torchon.

Qui avait expédié *ad patres* le bras droit de Thomas Nadeau ?

Pourquoi et comment ?

Le "comment" était évident. Rick Vézina avait les ongles arrachés, la langue coupée, le nez en bouillie, son corps lardé de coups de couteau administrés avec une grande force. Pour le "qui" Alexandre Denis avait une assez bonne idée. Le carnage portait la marque du cruel Bob Guérin, alias Le Bourreau. En revanche, le "pourquoi" était plus difficile à déterminer. Quoique ...

Se pouvait-il qu'il y ait eu une dispute entre Thomas Nadeau et son bras droit ? Étant donné la propension du chef de La Pieuvre à se débarrasser de ceux qu'il jugeait indésirables, c'était très possible.

Encore là, pour quel motif ?

Ce fut en passant au peigne fin le condo dans lequel Rick Vézina, récemment divorcé, venait d'emménager, qu'Alexandre Denis découvrit le pot aux roses. Dans son ordinateur personnel en épluchant ses comptes bancaires.

Eh ben oui, un autre qui avait eu les yeux plus grands que la panse.

Tout comme feu le comptable agréé Lucien Bergeron, Rick Vézina prélevait sa part de bénéfices à l'insu de son chef.

Pas une bonne idée du tout.

Alors pourquoi Vézina avait-il échappé au "traitement" à la tronçonneuse ? La réponse était simple. Une tronçonneuse aurait fait beaucoup trop de bruit dans un condo même "de luxe". D'ailleurs personne dans l'immeuble n'avait entendu quoi que ce soit. Apparemment tout le monde dormait à poings fermés quand le meurtre avait eu lieu.

Cela étant, Alexandre Denis n'allait certainement pas s'apitoyer sur le sort de Rick Vézina. Le type avait vécu en hors la loi et bien tant pis pour lui. La question qui le préoccupait davantage était la suivante. La mort du bras droit de Thomas Nadeau, allait-elle modifier le cours des choses ?

Y aurait-il une livraison de drogue à la date prévue ?

43

Pour connaître la réponse à son questionnement, le lieutenant redemanda à Léo N'Guyen de s'introduire à nouveau dans les ordinateurs de La Pieuvre. C'était un peu tenter le diable. Léo réussirait-il encore une fois, ni vu ni connu, à hacker leur système ?

Disons que Léo N'Guyen n'était pas tellement chaud à l'idée. Ça se voyait dans son visage d'habitude impassible. Et il n'était pas le seul. Dans une équipe, où tout le monde avait le droit de s'exprimer, c'était monnaie courante.

Frank Régimbald ne s'en priva pas en tout cas : "On a ce qu'il faut pour arrêter Bob Guérin, celui qu'ils appellent Le Bourreau. Je suis sûr qu'on pourrait lui faire cracher le morceau."

Venant de Régimbald, le pressé de service, l'objection n'avait rien de surprenant. Mais quand Marie Garneau, beaucoup plus pondérée que son collègue, l'approuva, le lieutenant tendit l'oreille. Promenant son regard sur le reste de l'équipe, il se rendit vite compte que l'enthousiasme initial avait fait long feu. Cela se produisait parfois quand l'attente était trop longue.

Son plan de surprendre les narcotrafiquants en flagrant délit, qui avait emballé tout le monde au début, risquait d'échouer avant même d'être mis en œuvre. Déçu, Alexandre Denis se demanda alors sur quelle planète il avait atterri.

Et bien ça n'allait pas se passer comme ça.

Il défendit sa cause : "Croyez-vous sérieusement que Bob Guérin retournerait sa veste et nous parlerait ? Pas moi, dit-il avec force.

"Pourquoi pas, s'entêta Régimbald.

"Penses-tu, Frank, que même s'il n'est pas très futé, Guérin comprend que Thomas Nadeau a le bras long. Qu'il peut acheter beaucoup de monde. Un gardien, un autre prisonnier. Guérin doit savoir que, si on l'arrête, il ne sera pas en sécurité avant même de nous avoir parlé. Des meurtres en prison, ça s'est produit dans plusieurs cas alors ..."

Le lieutenant dut ferrailler pendant de longues minutes pour rallier tout le monde à sa cause. Finalement, tout le monde se rallia.

Régimbald en rouspétant, évidemment.

N'Guyen, la mine basse, se remit à pianoter sur le clavier de son ordinateur.

Or le lieutenant l'ignorait encore, mais il n'en avait pas terminé avec les embûches.

.....

"On laisse tomber l'enquête, déclara le commandant Brière quand Alexandre Denis le rencontra le lendemain matin.

"Quoi !"

"Ça ne me fait pas plaisir mais l'ordre vient de très haut, grimaça Brière.

"De très haut !?"

"Ouin." Le *ouin* du commandant était plein d'amertume.

"De la Direction ?"

"Pas mal plus haut que ça ... Du nouveau ministre de Sécurité publique Guillaume Sauvé, chriss."

"Ah oui !" Alexandre Denis savait qu'il y avait eu un remaniement ministériel à Québec. Que Guillaume Sauvé était passé du ministère des Affaires municipales à celui de la Sécurité publique dont le SPVM relevait. Mais de là à penser que ...

"Ben oui, çâlisse. Il paraît que Sauvé est un chum de Thomas Nadeau. Ils se voient souvent. Ils vont à la chasse aux faisans ensemble etc ..."

"On a des preuves ?"

"Je le tiens de sources très sûres."

Le lieutenant ne demanda pas quelles étaient les sources très sûres de Brière. Le commandant ne les révélerait pas. Même sous la torture.

"Il est donc en conflit d'intérêt."

"Oui et un hostie de conflit d'intérêt à part ça !"

"Sauvé est-il au courant que Nadeau fait du trafic de drogue?"

"J'en sais rien. Mais tout est possible avec les maudits politiciens."

Le lieutenant ne pensait pas que tous les politiciens étaient malhonnêtes. Il y en avait, mais pas plus ni moins qu'ailleurs. N'empêche que présentement, il digérait lentement sa déconvenue et il avait besoin de réfléchir. Devait-il contrevenir aux ordres ? Mettre sa carrière en jeu pour... ?

"Je prendrai bien un café *latte*, commandant, fit-il pour gagner du temps.

"Bonne idée, approuva Brière en se dirigeant vers sa machine à café. Semble-t-il que lui aussi avait besoin de réfléchir.

Quand le lieutenant quitta le bureau du commandant et après deux autres cafés *latte*, les deux hommes avaient conclu une entente. Ils poursuivraient l'enquête. N'en déplaise au nouveau ministre de la Sécurité publique. Lequel, de toute manière, était en conflit d'intérêt. "Un hostie de conflit d'intérêt, dixit le commandant.

Brière avait signé les affidavits, les avait fait parvenir au juge Bazin qui était d'une probité qu'on ne pouvait mettre en doute. Le commandant avait aussi promis de demander des membres SWAT en renfort pour le jour J.

Il ne restait plus qu'à s'assurer que le meurtre de Rick Vézina ne changerait rien à la date prévue pour la livraison de drogue. Et il allait de soi, l'aval du juge Bazin.

44

Le pire dans une enquête était l'attente.

Et bien qu'il n'en était pas rendu au point de grimper dans les rideaux, c'était ce que pensait Alexandre Denis quand il rentra à la maison après sa rencontre avec le commandant Brière. Il neigeait encore à plein ciel. L'hiver était neigeux cette année-là. Et on était qu'au début du mois de février. Merde.

Le lieutenant ne détestait pas la neige mais là, c'était beaucoup. Un peu trop. Il gara tant bien que mal sa voiture de service en avant (il n'avait toujours pas trouvé l'auto qui lui convenait rapport qualité-prix). Il faut dire qu'il ne cherchait pas très fort. Il vit que la voiture de Kim n'était pas là. Puis se souvint qu'elle avait prévenu qu'elle serait en montage et rentrerait tard. Qu'il ne fallait pas l'attendre pour le souper.

C'était ce qui se produisait quand on était marié à une femme de carrière du calibre de Kim Lemelin. Le lieutenant ne pouvait lui en vouloir puisque lui-même arrivait souvent très tard. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il aida Armande à préparer un plat de crudités pour les enfants avant le repas.

Lequel était délicieux comme d'habitude. Des penne au saumon fumé et au fromage à la crème. Un luxe que, contrairement à beaucoup de gens, les Lemelin-Denis se permettaient. Compte tenu du prix du saumon fumé, c'était quasiment gênant en y repensant bien. Apparemment, ça ne gênait pas Nicolas qui se resservit deux fois. Le fiston avait encore la jambe dans le plâtre et commençait à trouver le temps long. Si bien qu'engouffrer des penne au saumon fumé était pour lui une sorte de défoulement.

Kim arriva vers 22h30. Elle était fatiguée mais satisfaite du travail accompli. Avec l'aide d'un technicien, elle avait procédé au montage d'un reportage sur l'itinérance, un problème grandissant à Montréal et dans les grandes villes du Québec.

N'ayant rien avalé depuis le début de la journée, elle était affamée. Heureusement, Armande avait conservé pour elle une portion de penne au saumon fumé qu'elle fit brièvement réchauffer au micro-ondes.

Or même si elle surveillait sa ligne, qui n'avait toujours pas besoin de l'être, Kim accepta de prendre une verre de Pinot Grigio en compagnie d'Alexandre. Ce fut attablés dans la cuisine que les Lemelin-Denis firent le point sur la journée qui s'achevait.

"Et toi, demanda Kim à Alexandre, comment va ton projet de prendre les narcotrafiquants sur le fait ?"

"Figure-toi que le nouveau ministre de la Sécurité publique veut qu'on laisse tomber l'enquête et que ..." Alexandre raconta sa rencontre avec le commandant Brière et ce qui en avait résulté.

"C'est du costaud, ça !! s'exclama Kim en souriant.

"Je n'en suis pas encore revenu de l'arrogance du ministre Guillaume Sauvé, ricana Alexandre.

"Un autre qui se pense inattaquable, nota Kim. "Mais ce qui me surprend surtout, c'est la réaction de Brière. C'est étonnant tout de même, non ?"

"Pas vraiment. Parce que, pas plus que moi, il n'aime qu'on cherche à faire obstruction à une enquête. Surtout pas par un idiot comme le ministre Sauvé."

"Donc ?"

"Il ne me reste plus qu'à m'assurer que la mort de Rick Vézina n'a pas changé la date de la livraison de drogue et attendre la réponse du juge Bazin."

Kim ne fit pas remarquer à son tendre époux qu'attendre n'était pas sa branche forte. Elle se retint également de lui rappeler qu'elle trouvait toujours son projet risqué. De toute manière, ç'aurait été aussi efficace que de parler à un bloc de ciment.

45

Le sang trouvé dans le condo de luxe de feu Rick Vézina était uniquement celui de la victime. Par contre sur le tapis, réduit à l'état de torchon, il y avaient les traces de pas dans le sang. Celles des souliers de la victime, celles des souliers de la femme de ménage et celles, et non les moindres, des souliers de l'assassin.

La femme de ménage étant de toute évidence hors de cause et vérifications faites, Rick Vézina portait du 12. Ne restait que celles des souliers de l'assassin, lequel portait du 14. Comment associer ces traces de pas au dénommé Bob Guérin, alias Le Bourreau. Ce fut le sergent-détective Léo N'Guyen qui résolut le mystère en pianotant sur son ordinateur. Bob Guérin portait du 14.

Et si l'on avait encore des doutes à son sujet, des empreintes de doigts relevées sur une chaise et répertoriées dans la Banque nationale de données génétiques, prouvaient sa présence sur la scène de crime.

Dans la foulée, N'Guyen, l'as du hacking, avait à nouveau vérifié la date de la livraison de drogue. La mort du bras droit de Thomas Nadeau ne l'avait aucunement modifiée. Qui plus est, on avait l'heure de la livraison et on savait que Thomas Nadeau, le grand manitou de La Pieuvre, allait être sur place pour recevoir la marchandise.

Du coup, ces bonnes nouvelles ravivèrent l'enthousiasme (qui s'était quelque peu refroidi) des membres de l'équipe d'enquête. Comble de bonheur, deux jours après la rencontre du lieutenant avec le commandant Brière, on eut la réponse positive du juge Bazin. Il autorisait les arrestations et tout le reste.

Tout le reste étant la mise en œuvre du projet du lieutenant. Et parlant du projet, le commandant Brière avait confirmé la présence de quatre membres du SWAT pour l'occasion.

C'était quasiment trop beau pour être vrai. L'expression ne manqua pas de se vérifier quand le lieutenant choisit ceux qui l'accompagneraient le jour J.

Régimbald et Sans-Souci se chamaillèrent. C'était à qui avait suffisamment d'expérience pour faire partie de l'équipée. De l'expérience, ils en avaient tous les deux et leur rivalité ne datait pas d'hier. Mais présentement, ils étaient ridicules. Ils ressemblaient à deux gamins se disputant dans une cour d'école.

Si c'était là le comportement de dignes représentants de la fine fleur de la police montréalaise, où allions nous Grand Dieu! ou allions nous! Agacé, le lieutenant intervint : "Si vous continuez comme ça, aucun de vous deux ne va être de la partie. Est-ce clair ?" L'intervention eut pour effet immédiat de calmer les deux belligérants.

Il était temps.

Au bout du compte, quand les choix furent faits, tout le monde était satisfait. Léo N'Guyen et Aya Diouf garderaient le fort pendant que les autres iraient au front avec le lieutenant. Léo N'Guyen parce qu'il était nettement plus doué pour le piratage informatique que pour les expéditions à mains armées. Aya Diouf, étant le membre le plus récent dans l'équipe, comprenait fort bien que son tour viendrait en temps et lieu.

Dave Sans-Souci et Frank Régimbald s'étaient énervés pour rien. Croyez-vous qu'ils regrettaient leur comportement ? Pas du tout. Pour eux, s'engueuler était presque devenu leur sport de prédilection. Comprenne qui pourra.

Pendant la semaine qui restait à passer avant le jour J, Marie Garneau, Jérôme Vandal, Frank Régimbald, Dave Sans-Souci ainsi que le lieutenant allèrent, soit seul ou en groupe, à la salle de tir du Centre d'enquête, rafraîchir leur dextérité au maniement des armes. On ne s'engageait pas dans une aventure semblable les doigts le nez.

46

Trois jours avant le jour J, la sergent-détective Judith Chomsky donnait naissance à une petite fille. Le bébé, légèrement prématuré, fut placé dans un incubateur. Judith serait hospitalisée pendant quelques jours. Elle avait fait une hémorragie après l'accouchement. Néanmoins, les médecins ne craignaient pas pour la vie de la mère et de l'enfant.

Quand l'équipe d'enquête apprit la nouvelle, tout le monde se cotisa pour l'envoi d'un énorme bouquet de fleurs. Régimbald insista pour rédiger la carte de souhait : "On t'aime Judith. Lâche pas, écrivit-il de sa plus belle écriture. Il y avait des moments où l'on oubliait les dissensions. C'en était un.

Pour sa part le lieutenant, accompagné de Kim, lui rendit visite à l'hôpital le lendemain en fin de journée. En arrivant le couple put constater *de visu* l'état de décrépitude des lieux décrit dans les médias. Mais semblait-il que, pour l'instant, le gouvernement n'avait pas d'argent pour sa réfection. Bon cela dit, le personnel infirmier était accueillant et la chambre de Judith bien tenue.

Pâle et encore fragile, la jeune femme était à la fois surprise et heureuse de les voir. Kim, qui pensait à tout, avait pris le temps d'aller chez GAP acheter un très joli pyjama pour bébé, rose avec motifs d'ours.

Judith était ravie : "On va l'appeler Rachel, dit-elle les yeux pleins d'étoiles en pensant à sa fille. Judith, Rachel deux prénoms bibliques, songea le lieutenant. Judith étant juive, c'était tout à fait normal.

"C'est un très beau prénom, fit-il. Il le pensait vraiment.

Tristan Delanoix, le père, brillant par son absence, Kim s'en inquiéta : "Où est le papa ? s'enquit-elle.

"Tristan est allé chez nous prendre une douche et un peu de repos. Il été là, tout du long. Il est merveilleux, répondit Judith.

"Il doit être heureux d'avoir une fille, remarqua Kim.

"Il est fou de joie."

La conversation se poursuivit pendant un moment. Finalement, n'y tenant plus, Judith admit qu'elle avait tout de même hâte de retourner au boulot.

Kim et Alexandre échangèrent un regard. Vu l'état dans lequel Judith était et ce qui l'attendait à son retour à la maison avec un bébé naissant (les biberons toutes les quatre heures, les coliques, les nuits blanches) son retour au boulot n'était pas pour demain.

"Prends tout le temps qu'il faut, répondit le lieutenant en lui tapotant gauchement le bras. Il ne lui parla pas du jour J qui approchait à grands pas. Il était certain que si elle avait été en fonction, Judith, la combattante, aurait voulu participer à l'aventure.

Après avoir quitté la chambre et avant de partir, Kim s'entretint brièvement avec quelques membres du personnel infirmier ainsi qu'avec deux médecins qui passaient par là, comme par hasard. Toutes et tous l'avaient reconnue évidemment et profitaient de l'occasion pour lui confier leurs peines. Toutes et tous déploraient l'état des lieux, la vétusté de certains appareils et de quelques autres bricoles qui ne facilitaient pas leurs tâches.

Ainsi quelques jours auparavant, l'hôpital avait été plongé dans le noir pendant une heure à cause d'une panne d'électricité généralisée. Les génératrices qui auraient dû fonctionner avaient fait défaut. Heureusement, aucune opération n'était en cours. La catastrophe avait été évitée de justesse. Kim promit de revenir avec un cameraman réaliser quelques entrevues et filmer l'état des lieux.

De plus, elle comptait prendre rendez-vous avec le ministre de la Santé pour lui demander pourquoi lui et son parti prenaient autant de temps à débloquer des sommes d'argent pour rénover un hôpital qui en avait cruellement besoin.

Pendant ce temps, en sirotant un café, le lieutenant regardait sa femme en plein travail de repérage pour un futur documentaire. Il était fier d'elle. Dieu qu'il l'aimait !

Ce ne fut qu'en arrivant à la maison qu'Alexandre Denis se rappela qu'il avait oublié une chose importante à faire en prévision du jour J.

Merde, merde, merde et re-merde !

47

Le lendemain, la veille du jour J, le lieutenant (qui n'avait pas fermé l'oeil de la nuit) ouvrit la réunion du matin en faisant amende honorable.

"J'ai oublié une chose, fit-il, il aurait fallu qu'on aille photographier l'entrepôt pour avoir une bonne idée des lieux."

"Pas de problème, le rassura Sans-Souci. "On a Google Maps."

"Google Maps ! Qu'est-ce que tu veux dire, Dave ?"

Visiblement, le lieutenant n'avait jamais utilisé Google Maps. Sans-Souci eut le tact de ne pas le souligner. Il ouvrit son ordinateur : "Si on a l'application sur notre ordinateur ou même sur notre cellulaire, on peut avoir des photos de n'importe quel lieu dans le monde. Et en trois dimensions en plus de ça, expliqua le sergent-détective en tapant sur quelques touches.

Miraculeusement on vit apparaître des photos de l'entrepôt sur l'écran. Devant, derrière, de côté. Tout ce qu'il fallait pour avoir un bon aperçu des lieux. Le lieutenant était tellement soulagé qu'il n'eut pas le culot de prétendre qu'il savait déjà tout ça mais qu'il n'y avait tout bonnement pas pensé.

Et non, il ne savait rien : "Merci Dave, dit-il simplement.

En fin de journée, l'équipe des combattants rencontra les quatre membres du SWAT. Négocier avec ces gens-là était toujours un peu éprouvant pour l'ego des enquêteurs. Bien entendu, les membres de cette unité spéciale d'intervention étaient nettement plus entraînés que les détectives pour gérer les situations à haut risque.

Et même si, au meeting, ils n'étaient pas casqués, bottés, armés jusqu'aux dents comme ils le seraient le lendemain, ils étaient, de l'avis du lieutenant, légèrement condescendants. Surtout le chef du peloton, un dénommé Ludovic Gauthier.

Et quand ce dernier posa des objections au moindre mot qu'il disait, le lieutenant commença à trouver que ça augurait mal pour le lendemain. Or c'était lui, Alexandre Denis, qui menait la barque et il entendait continuer à la mener malgré tout.

Finalement, au bout d'une demi-heure de joute verbale à étourdir les plus tolérants, les deux hommes finirent par s'entendre sur la marche à suivre préconisée par le lieutenant. Ludovic Gauthier s'inclina avec toute la grâce d'un taureau dans l'arène.

Mais bon ...

48

Quand les jumelles montèrent se coucher ce soir-là, Alexandre prit le temps de leur raconter une histoire. Ça faisait un bon moment qu'il ne l'avait fait. Ainsi, avant de les border, il reprit la suite des aventures du Vieux de la Montagne et du Loup bleu. Une histoire qu'il avait inventée pour elles et qu'elles adoraient. Chloé et Zoé étaient encore à l'âge de l'émerveillement. Heureux âge !

Ensuite Alexandre conversa longuement avec son fiston Nicolas. Et comme à quinze ans l'ado pouvait comprendre, il ne lui cacha pas l'expédition qui l'attendait le lendemain. Le pourquoi du comment et tout le bazar.

"Boy Oh Boy! s'écria le fiston qui se déplaçait maintenant avec des béquilles. "Je suis fier de toi papa." Nicolas en avait même oublié de l'appeler *man*, comme il avait l'habitude de le faire.

Pour cacher son émotion, Alexandre parla de son accrochage avec Ludovic Gauthier, le chef d'équipe du SWAT. Ce qui fit rire l'ado aux éclats. Puis redevenant sérieux : "Je t'aime papa, fais attention demain. Je ne veux pas te perdre."

Là, Alexandre avait les larmes aux yeux.

Plus tard, dans leur chambre, ce fut au tour de Kim de lui manifester son soutien indéfectible. Et ce même si elle trouvait l'aventure extrêmement risquée. De plus en plus d'ailleurs. Mais elle connaissait bien son homme. Il était fermement décidé à venir à bout de Thomas Nadeau, celui qui était devenu son ennemi juré. Avait-il le choix ? Sans doute pas, sauf que ... Résignée, elle tut son angoisse.

"Je suis certaine que tu vas réussir, mon chéri, sourit-elle en lui tendant les bras.

Kim était très belle dans sa nuisette en pur soie bleu pâle, ses cheveux blonds épars sur l'oreiller. Alexandre lui fit l'amour comme si c'était pour la dernière fois.

Et peut-être que ça l'était ...

49

Le lendemain matin, il neigeait à plein ciel quand les deux équipes (celle du lieutenant et celle de son "nouvel ami" Ludovic Gauthier) se retrouvèrent au Centre d'enquête à 8h00 pile.

Pour s'assurer que tout le monde était sur la même longueur d'onde, le lieutenant rappela brièvement ce qu'on savait et ce qui pourrait se produire durant la journée.

On savait déjà que la drogue arrivait par bateau. Des membres de La Pieuvre allaient chercher la marchandise avec une camionnette appartenant à Thomas Nadeau. Ils devaient revenir vers 10h00 à l'entrepôt.

Il était convenu d'attendre que la marchandise soit déchargée pour les surprendre. Les deux équipes laisseraient leurs véhicules de police banalisés dans une rue voisine. Pour ensuite aller se dissimuler dans les buissons à l'arrière de l'édifice.

Et comme l'endroit n'était pas résidentiel, on ne risquait pas d'alerter la population ou pire encore, de blesser des passants innocents. Le seul ennui. À cause de la neige qui tombait dru, la visibilité était moins bonne.

Et ça, on n'y pouvait rien. Fallait faire avec, point barre.

.....

La petite troupe arriva sur place vers 9h05.

Les quatre membres du SWAT avaient tout leur grément, y inclus des grenades et des fusils d'assaut. Plus modestement, les cinq enquêteurs portaient des gilets pare-balles, des tuques, leurs anoraks ainsi que leurs armes de service, des Glocks.

9h05 c'était un peu tôt. Mais on ne prenait pas de chance au cas où les narcotrafiquants se pointeraient avant l'heure. Or un qui se pointa avant l'heure n'était nul autre que Thomas Nadeau, dans une Lamborghini rouge.

Pas du tout m'as-tu-vu, pensa ironiquement le lieutenant qui se les gelait déjà, tapis derrière un buisson.

Les autres membres de La Pieuvre arrivèrent avec un léger retard. 10h15. Ils se garèrent à l'arrière de l'édifice (avec Bob Guérin, alias Le Bourreau, ils étaient cinq) et déchargèrent la marchandise. Des caisses et des caisses de drogue. Quand les six membres de La Pieuvre (Thomas Nadeau aboyant des ordres) furent à l'intérieur de l'entrepôt, Alexandre Denis donna le signal d'attaque : "On y va."

La consigne étant d'éviter un bain de sang.

Autant que possible.

50

L'effet de surprise fut total et, croyez-le ou non, il n'y eut pas de bain de sang. Principalement parce que les narcotrafiquants, surpris par l'irruption, empêtrés dans leurs parkas et leurs caisses de drogue ne trouvaient pas leurs armes. Même Le Bourreau (meilleur au maniement du couteau et de la tronçonneuse) cherchait vainement son pistolet. Pas foutu de trouver son flingue quand il en avait besoin.

Seul Thomas Nadeau réussit à sortir son Colt et tirer plusieurs fois. Des balles qui se perdirent quelque part dans les murs. Lui était meilleur pour donner des ordres et probablement tuer sa maîtresse dans son bain avec un séchoir à cheveux. Quoique pour ce meurtre, il faudrait qu'il avoue. Ce qui était loin d'être dans la poche.

Et juste au cas où les bandits auraient des doutes sur leurs intentions, les policiers tirèrent en l'air pour signifier clairement qu'ils n'étaient pas là pour un visite de courtoisie. Voilà.

Les techniciens de L'Identification judiciaire appelés par le lieutenant eurent fort à faire. Car des indices, il en avait et pas qu'un peu. À voir les taches de sang séché ici et là, l'entrepôt devait servir de lieu d'exécution. C'était tout juste si les fantômes des gens qu'on y avait torturés et tués ne hantaient pas les lieux.

Qui plus est, il y avait sur une étagère une tronçonneuse mal nettoyée. Laquelle, une fois examinée par la police scientifique, prouverait sans aucun doute qu'on s'en était servi pour décapiter Lucien Bergeron, le comptable agréé.

.....

On embarqua tout le monde dans un fourgon cellulaire.

Les caisses de drogue furent saisies.

Alexandre Denis avait réussi son pari.

Il ne restait plus qu'à questionner les narcotrafiquants et à leur faire avouer leurs multiples crimes. Eh oui, en dépit du fait qu'ils avaient été pris en flagrant délit de trafic de drogue, on soupçonnait fortement qu'il y avait des meurtres non résolus qui seraient miraculeusement résolus quand on en aurait fini avec eux.

Leur faire cracher le morceau ne serait pas une mince tâche mais on y arriverait. Alexandre Denis en était persuadé.

51

Thomas Nadeau, flanqué de deux avocats (un petit gros avec une tête de bulldog et un grand sec au menton en galoche) faisait face au lieutenant dans la salle d'interrogatoire numéro 1.

Le chef du réseau de narcotrafiquants La Pieuvre ne payait pas de mine. Il avait un peu perdu de son panache. C'était fou ce qu'une tenue de prisonnier et une nuit en cellule pouvaient faire à un individu.

En revanche le lieutenant était en pleine forme. La veille, il avait eu droit au repos du guerrier dans une partie de jambes en l'air mémorable avec Kim, son épouse adorée. La sergent-détective Marie Garneau qui l'accompagnait était, elle aussi, en pleine forme. L'histoire ne disait pas si elle avait eu une partie de jambes en l'air avec son époux mais à voir son visage détendu, on pouvait supposer que oui.

Quand il la vit, Thomas Nadeau se redressa sur sa chaise, bomba le torse en se pouléchant les babines. Non mais je rêve ou quoi, pensa le lieutenant. Marie était une très jolie femme. Peut-être que Nadeau s'attendait à ce qu'elle lui fasse la danse des sept voiles. Eh bien, le lieutenant avait des nouvelles pour lui : les grands yeux de biche de Marie pouvaient être trompeurs. Ce fut ce que Nadeau, qui se prenait pour le coq du village, constaterait durant l'interrogatoire.

Après lui avoir relu ses droits, indiqué que tout serait filmé et enregistré, le lieutenant passa à l'attaque : "Ainsi donc monsieur Nadeau, le commerce d'import-export de textiles ne vous suffit pas. Vous avez besoin d'arrondir vos fins de mois, je suppose."

"Que voulez-vous que je réponde à ça, fit Thomas Nadeau avec hauteur.

Bon c'est comme ça que tu veux la jouer, pas de problème, songea le lieutenant.

"Dites-moi, monsieur Nadeau, qu'est-ce qui rapporte le plus, l'import-export ou le trafic de drogue ?"

Nadeau haussa les épaules mais ne répondit pas.

Motus et bouche cousue. De toute évidence, le narcotrafiquant avait été briefé par ses avocats. Appelons-les Tête de bulldog et Menton en galoche.

"En tout cas, avec la quantité de drogue qu'on a saisie hier dans *votre* entrepôt, ça doit être pas mal payant. Vous ne trouvez pas ?

Grimace condescendante de la part du prévenu.

Cependant, tout multimilliardaire fut-il, Thomas Nadeau ne pouvait nier l'évidence. "Ouais, c'est très payant, reprit le lieutenant. "Je me demande ce que les gens de la Fondation de la recherche sur le cancer vont penser quand ils sauront que le 40 millions que vous leur avez si "généreusement" donné est de l'argent sale que vous gagnez sur le dos de toxicomanes. Pas très reluisant, ça."

Nadeau ouvrit la bouche pour protester. Mais changea d'avis.

Le bonhomme était coriace. Aucune surprise là. Le lieutenant s'y attendait. On ne trompait pas tout le monde pendant des années sans avoir un côté sombre très prononcé. Le lieutenant changea de direction : "Vous aimiez bien votre maîtresse Ciara Rossi, n'est-ce pas ?"

Encore là, difficile de nier. Nadeau n'était pas sans se douter que les policiers avaient fait leurs devoirs avant de l'interroger : "Oui, je l'aimais bien, convint-il.

"Alors pourquoi l'avez-vous tuée ?"

Tête de bulldog intervint alors : "Ça suffit avec les insinuations, jappa-t-il. Menton en galoche opina du bonnet.

Le lieutenant fit signe à Marie Garneau. C'était au tour de la sergent-détective d'entrer en scène.

Elle s'exécuta en mettant sous le nez de Nadeau une photo de l'empreinte d'un pouce. Le sien. "Nous l'avons comparé à celui que vous avez laissé sur la prise électrique dans la salle de bain de Ciara Rossi. Négligence fatale de votre part monsieur Nadeau, dit froidement la policière en le fusillant du regard.

"Eh oui, nul n'est parfait, n'est-ce pas, monsieur Nadeau, renchérit le lieutenant.

En effet, quand ils l'avaient arrêté la veille, les policiers avaient pris ses empreintes. La comparaison avec l'empreinte du pouce sur la prise électrique avait alors été pour eux un jeu d'enfant. *Too bad.*

Nadeau était fait comme un rat et il le savait. Il n'avait rien avoué mais ça n'était pas nécessaire. Les preuves contre lui parlaient d'elles-mêmes. Continuer à l'interroger, avec les deux cerbères à ses côtés, ne servirait à rien.

Cependant, le lieutenant était conscient que des questions demeuraient : le rôle que Nadeau avait joué dans le meurtre du comptable agréé Lucien Bergeron, celui de Rick Vézina son assistant, l'attaque armée contre lui-même, la bombe posée sous sa voiture. De toute manière, il comptait sur Bob Guérin, alias Le Bourreau, ainsi que sur les autres gais lurons arrêtés pour lui donner l'heure juste. Qu'ils le veuillent ou non.

Une autre question demeurait: pourquoi Nadeau avait-il tué Ciara ?

Quand il irait dans l'après-midi perquisitionner chez Nadeau pour compléter son enquête, le lieutenant se proposait d'interroger Alicia, son épouse. Son instinct lui disait qu'elle détenait la clé de ce mystère.

52

Vers 15h00, Alexandre Denis, en compagnie de deux techniciens de L'Identification judiciaire, se rendit à la demeure de Thomas Nadeau dans Westmount. Dans l'entrée de garage, une Alfa Romeo de couleur or brillait de tous ses feux. Le lieutenant supposa que c'était la voiture de madame Nadeau. Avec la Lamborghini rouge de monsieur, ça devait coûter une petite fortune.

Pas mal tout de même, songea le lieutenant.

Alicia Nadeau vint ouvrir. Dire qu'elle était ravie de la visite aurait été un euphémisme. Pas de bonjour, ni rien. Grande, mince comme un fil, elle portait avec élégance un pantalon noir et un long pull en mohair bleu lavande qui mettait en valeur sa beauté rousse. Elle avait au bras un bracelet serti de pierres précieuses, sûrement pas acheté au Dollarama. Mais ça ne lui donnait pas l'air plus accueillant pour autant.

Pendant que les techniciens de l'Identification judiciaire faisaient ce qu'ils avaient à faire : recueillir les indices, ouvrir l'ordinateur de Thomas Nadeau, copier ses relevés bancaires et tout le reste, le lieutenant fit poliment entendre à la dame qu'il désirait lui poser quelques questions. Bien que poli le ton était sans appel.

Comprenant qu'elle n'avait d'autre choix que d'acquiescer, Alicia Nadeau l'introduisit dans un somptueux salon du plus pur style Art Déco. De l'or, du bronze, du marbre, du cristal, du laiton, des fauteuils recouverts de velours, un tapis de haute laine blanche. Elle ne lui proposa pas de prendre un café pas plus qu'elle ne lui demanda des nouvelles de son mari. Pas commode la dame.

Or ça en prenait beaucoup plus pour intimider le lieutenant. Il alla droit au but :
"Que saviez-vous, madame, des activités illégales de votre mari ?"

Était-ce grâce à sa voix de baryton, sa haute taille, ses épaules larges, sa tête de beau ténébreux, toujours est-il que le lieutenant obtint ce qu'il voulait.

Alicia Nadeau décida de coopérer.

"Oui, je le savais mais pas depuis longtemps, convint-elle.

"Il vous l'a avoué?"

"Pas du tout. Je l'ai fait suivre par un détective privé qui a pris des photos compromettantes. On le voit échanger de l'argent avec des revendeurs de drogue."

"Et vous n'avez pas pensé à alerter la police ?"

"Oui, j'y ai pensé. Mais je n'ai pas eu le courage de le dénoncer."

Pas le courage, elle ! Le lieutenant ne la croyait pas une seconde. Non, ce devait plutôt être parce qu'elle tenait à son somptueux salon, à son Alfa Romeo, au luxe presque indécent qui l'entourait.

"Je vois, fit-il comme s'il avalait la couleuvre : "Puis-je voir ces photos ?"

Sans un mot, Alicia Nadeau se dirigea vers une armoire en merisier massif et marbre, l'ouvrit avec une clé qu'elle avait dans une poche de son pantalon et prit les photos compromettantes. Et en effet, elles l'étaient.

"Saviez-vous que votre mari avait une liaison avec Ciara Rossi ? demanda le lieutenant après avoir examiné les photos.

"Je l'ai appris par la même occasion."

"C'était pour cette raison que vous avez fait suivre votre mari en premier lieu, n'est-ce pas, madame Nadeau ?"

"Oui, reconnut la dame du bout des lèvres.

"Et quand Ciara Rossi a été assassinée, qu'avez-vous pensé ?"

Alicia Nadeau se troubla pour la première fois : "Je ... rien."

Rien, ben voyons !

Le lieutenant regarda intensément son interlocutrice.

"Vous aviez, dit-il, des photos compromettantes concernant votre mari et le trafic de drogue. Une belle occasion de lui poser un ultimatum : c'est elle ou c'est moi, sinon ... Une forme de chantage. Malheureusement Ciara Rossi en est morte !"

Le lieutenant voulait avoir la confirmation de ce qu'il avait subodoré. De la bouche du cheval. Le cheval, une jument pure race dans le cas présent, admit qu'en effet, elle avait posé un ultimatum à son époux, en s'empressant d'ajouter qu'elle ne se doutait pas du tout qu'il allait la tuer : "Je croyais simplement qu'il la quitterait."

Y avait-il une lueur de remord dans les yeux verts tachetés de brun d'Alicia Nadeau ? Possible. Chose sûre, tout dans son regard et son langage corporel disait qu'elle avait vite compris pourquoi son mari avait tué sa rivale.

Beau couple ! Ils se méritent bien l'un l'autre, songea Alexandre Denis avec dégoût. Cela étant, pouvait-il arrêter Alicia Nadeau pour entrave à la justice ? Sans doute. Mais il jugea que la procédure compliquerait inutilement une enquête qui l'était déjà assez. Il se limita à confisquer les photos et prendre les coordonnées du détective privé; lesquelles pouvaient servir au besoin.

Quand il repartit avec les techniciens de l'Identification judiciaire, le lieutenant estimait qu'il n'avait pas perdu son temps. Idem pour les deux techniciens. Des empreintes du pouce de Nadeau, ils en avaient à profusion. Les copies de ses relevés bancaires n'étaient pas dénuées d'intérêt non plus. On y voyait clairement les sommes colossales qu'il déposait mensuellement grâce au trafic de drogue.

Dans son PC, il y avait aussi les noms et coordonnées du notaire qui gérait ses affaires d'Import-Export, les coordonnées de ses avocats dont Tête de bulldog et Menton en galoche faisaient partie, et même les coordonnées du tailleur qui lui confectionnait ses complets sur mesure. Qui plus est, et c'était à coup sûr l'un des détails les plus importants : Nadeau avait fait des recherches sur la façon de tuer quelqu'un dans son bain avec un séchoir à cheveux.

53

Le lendemain matin et pendant que les autres membres de son équipe continuaient à interroger les autres narcotrafiquants pris dans la rafle de l'avant-veille, le lieutenant accompagné de Léo N'Guyen alla interroger Bob Guérin, alias Le Bourreau.

Le fait que Léo N'Guyen soit eurasien sembla surprendre le bandit qui grimaça en le voyant. Il devait être de ceux qui pensaient que les "maudits émigrés volaient les jobs des bons québécois blancs". Or Léo N'Guyen, né au Québec, était aussi québécois "pure laine" qu'on puisse l'être.

Était-ce l'attitude du crétin qui indisposa le lieutenant, toujours est-il qu'il l'attaqua de plein fouet : "Comme ça, monsieur Guérin, vous n'avez pas chômé depuis quelque temps. Un massacre à la tronçonneuse, le meurtre de votre collègue Rick Vézina, une attaque à main armée et une bombe sous ma voiture. Pas mal quand même."

Ignorant son avocat, un jeunot qui devait encore manger de la purée pour bébé et qui lui faisait désespérément signe de se taire, Le Bourreau grinça : "Prouvez-le."

"Sur la tronçonneuse, précisa le lieutenant, nous avons trouvé vos empreintes. Pour l'attaque à main armée, nous avons récupéré des balles provenant de votre revolver, un Colt 45. Et dans le salon de Rick Vézina, une belle trace de souliers vous appartenant. Vous chaussez du quatorze, monsieur Guérin. Léo, peux-tu montrer les preuves à monsieur, s'il te plaît."

Et ça plaisait à Léo N'Guyen qui étala sur la table les photos prouvant ce que le lieutenant avançait.

"Vous n'avez pas de preuve pour la bombe, objecta l'imbécile faisant fi des protestations du bébé Pablum qui lui servait d'avocat.

Le Bourreau ne réalisait même pas qu'il venait de s'incriminer. Pas futé, futé, le bonhomme. Il avait beau être bâti comme une armoire à glace, chausser du quatorze, son cerveau devait être de la grosseur d'un petit pois. S'il n'avait pas été aussi cruel, il en aurait presque fait pitié.

Mais la pitié n'était pas à l'ordre du jour pour Alexandre Denis : "Qui vous ordonnait de commettre tous ces crimes, monsieur Guérin, fit-il en le fixant d'un regard sans aménité.

Le Bourreau, en dépit des interruptions de Bébé Pablum, cracha le morceau. C'était Thomas Nadeau, le chef du réseau La Pieuvre qui avait commandé les meurtres, l'attaque à main armée et la pose de la bombe sous la voiture du lieutenant. La torture du comptable agréé et celle de Rick Vézina, c'était "un bonus". Semble-t-il que Le Bourreau avait carte blanche pour se livrer à ce qu'il appela "ses amuse-gueules" en ricanant. Aucun affect. Pas la moindre parcelle d'émotion.

Des aveux à glacer le sang.

Bébé Pablum avait l'air de vouloir prendre ses jambes à son cou, de tout lâcher pour aller se cacher sous les jupes de sa mère. Voyant son état, Alexandre Denis pensa que c'était ce que le jeune avocat avait de mieux à faire s'il ne voulait pas être bouffé tout cru par le système. Lui-même et Léo N'Guyen étaient ébranlés : Thomas Nadeau avait trouvé en Bob Guérin le monstre idéal pour exécuter ses basses œuvres.

.....

À la fin de la journée, les quatre autres narcotrafiquants avaient confirmé les dires de leur "sympathique" camarade. Quant aux cinq membres de La Pieuvre qui n'étaient pas là lors de la rafle, ils avaient pris la poudre d'escampette. Bon vent, les gars ! Le lieutenant était certain de les avoir dans le détour un jour ou l'autre.

54

Le lendemain, les cinq narcotrafiquants en cavale furent rattrapés à la frontière alors qu'ils tentaient de filer en douce aux U.S.A. Du coup, ils allèrent rejoindre leurs camarades en prison.

Gangstérisme, trafic de drogue, meurtres, complicité de meurtres, les accusations pleuvaient sur eux. Le juge Bazin et deux de ses collègues présideraient les causes. Trois incorruptibles que même Thomas Nadeau, avec tout son argent, ne pourrait corrompre. Lui et le reste des membres du réseau La Pieuvre n'avaient aucune chance de s'en sortir.

L'heure était à la réjouissance pour l'équipe d'enquête du lieutenant-détective Alexandre Denis. Petit bémol (il en fallait toujours un) : le sergent-détective Guy Lambert, qui avait pris sa retraite quelques mois auparavant, ne serait pas remplacé.

Mais cela n'empêcha pas le commandant Brière de s'amener, dans les locaux de l'équipe, avec trois bouteilles de champagne ainsi qu'un délicieux gâteau-mousse au chocolat confectionné par madame Brière.

"Ma femme vous salue, claironna-t-il.

On sortit les assiettes, les fourchettes et les verres en plastique, pas très écologiques mais toujours pratiques pour les grandes occasions. Puis on trinqua joyeusement à la santé de madame Brière.

Ensuite le commandant y alla d'un petit discours : "Bravo tout le monde, vous avez réussi à démanteler le réseau de narcotrafiquants Le Pieuvre. Vous êtes les meilleurs, fit-il en oubliant de sacrer.

"Et, ajouta-t-il d'une voix émue, je tiens à féliciter spécialement Alexandre Denis, votre lieutenant, pour avoir persisté dans son projet de les surprendre en flagrant délit. Et ce, en dépit du fait que je trouvais le projet très risqué. Portons-lui un toast."

Le commandant Brière démontrait une fois de plus qu'il savait être élégant à l'occasion. Ouah !

55

Début avril, tous les membres de l'équipe d'enquête, avec conjoints et conjointes, furent conviés au baptême de la petite Rachel.

Dans la religion juive, la cérémonie aurait été La Nomination (Zeved Habat). Or, comme la famille Chomsky était convertie au catholicisme, la cérémonie eut lieu à l'église de la paroisse où habitait le couple Chomsky-Delanoix. Les parrain, marraine étaient Aaron le frère de Judith et sa fiancée, Sarah Rosen.

Il faisait très beau ce jour-là.

L'hiver neigeux avait enfin cédé sa place au printemps. Un printemps qui s'annonçait radieux. Le symbole du renouveau, du retour à la vie. Les bourgeons aux arbres, les fleurs et *tutti quanti*.

La petite Rachel commençait sa vie sous de bons auspices. Quoiqu'elle s'en fichait complètement pour l'instant. Quand le prêtre versa de l'eau sur son front elle se mit à hurler dans les bras de sa mère. L'enfant avait de bonnes cordes vocales. Tout comme Judith, sa mère, quand elle n'était pas contente. Le niveau de décibels de Rachel atteignait des sommets inégalables.

De retour chez le couple Chomsky-Delanoix, un généreux buffet, préparé par Judith et sa mère, attendait les invités. Bébé Rachel hurlait toujours. Vivement un biberon. Ce qui fut préparé subito presto par Tristan, nouveau papa à plus de cinquante ans. Lovée dans les bras de son père, tétant avidement son biberon, bébé Rachel se calma miraculeusement.

Dans le salon, où était servi le buffet, il y avait, étalés sur une table basse, les cadeaux offerts pour l'occasion. Impressionnante la quantité de toutous en peluche. Même le commandant Brière et madame avaient envoyé, avec leurs vœux, un ourson.

Une fête réussie.

Voir une Judith, resplendissante de bonheur, rire aux éclats avec le sergent-détective Frank Régimbald, promettait des "lendemains qui chantent".

Peut-être. On verra bien, comme dirait l'autre.

C'était le printemps : le début de nouvelles aventures. De nouvelles enquêtes attendaient le lieutenant-détective Alexandre Denis et son équipe.

Montréal, le 19 juin 2025

